



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

PROPOS

Pour le pays de Seine j'ai laissé les coteaux d'Aquitaine où les derniers feux de l'été achèvent de brûler. Sur les terres des Graves, sur celles du Médoc la vigne à perte de vue étend son damier coloré de vert et de jaune, rehaussé d'améthyste. A moins d'un orage meurtrier, imprévu, l'homme sera payé de sa peine sous le soleil, et dans les chais profonds et sombres les tonneaux de l'année aligneront bientôt leur rondeur bienfaisante.

A l'autre bout du rail Paris m'attendait in-changé, cosmopolite, bruyant, gris et froid, Paris qu'on aime ou qu'on déteste, Paris tel qu'en lui-même ! Par les rues, des écoliers, des étudiants couraient aux sources du savoir, le visage fermé comme doutant d'eux-mêmes et du monde, déjà. Vision subjective, ces hommes de l'an 2000 me poussaient devant eux comme un vieux ballon dégonflé ! Surpris, je m'écartais pour leur livrer passage...

Rue de Londres, en haut d'un escalier tapissé d'écarlate, je me sentis soudain rassuré. Des signes, des souvenirs, une présence parlaient à mon âme, que les jeunes que je venais de croiser ne soup-onnaient pas. Qu'auraient-ils dit si je les avais conviés à monter et invités au dialogue ?

Qu'il fallait laisser les morts enterrer les morts, qu'avoir vingt ans est le plus bel âge de la vie et qu'il importe donc de vivre ? Peut-être m'auraient-ils crié leur désespoir, leur angoisse ou, qui sait, vieux procès toujours recommencé, rendu respon-sable de l'état du monde ? « Les parents ont mangé du raisin vert et les dents des enfants en sont agacées ! »

A ne considérer que les deux derniers conflits mondiaux, nombreux ont été les hommes de vingt ans moissonnés par la guerre et les camps. Si les jeunes européens de 1984 peuvent, depuis des décennies maintenant, goûter dans toute sa vérité « le plus bel âge de la vie », dans la liberté et dans la paix, c'est à ces aînés qu'ils contestent allègrement qu'ils la doivent.

Ainsi, à l'aube d'une épreuve qui sacrifiait impitoyablement le meilleur de leur vie, les sol-dats que nous fûmes n'ont pas désespéré, ils ont accepté tel quel mais lucidement leur destin. Ils n'ont pas accusé leurs pères, décimés vingt ans plus tôt, de leur avoir légué ce monde fou qui les décimait à leur tour ! Quand la vie n'était plus rien et que la liberté se couvrait de chaînes, ils ont mis leur confiance en la vie et en la liberté... La captivité leur fut une rude école : dans les camps ils ont appris la solidarité. Contre les diffé-rences de génération, de classe et de nation, ils ont éprouvé le sentiment de l'universel.

A chaque génération sa pierre sur les pierres d'avant. Tant qu'il y aura des hommes, leur ou malheur, il faut vivre ensemble, unis. « La vie est une chose immense qui déborde les théories, la poésie, les dogmes et même le désespoir d'un être humain ».

Ces auditeurs nés de mon imagination, que j'eusse voulu réels, auraient-ils entendu mon pro-pos ? Je ne sais...

Du moins, jeunes d'Europe, aurez-vous été sen-sibles à ces images que l'actualité du 22 septem-bre 1984 nous a présentées :

A VERDUN, dans une immense prairie semée de croix blanches, un chancelier allemand et un président français, mains unies ; de jeunes soldats allemands et français intercalés sous les armes ; des anciens combattants allemands et français, les plis de leurs drapeaux mêlés.

Ensemble devant un cercueil recouvert d'une étamine bi-nationale, rendant hommage aux morts de leurs combats passés. Emouvant symbole de l'appartenance commune à l'Europe de la paix et de la liberté de deux grands peuples qui se sont tant battus hier et qui, désormais, veulent cons-truire à l'unisson.

Ces images insolites au regard de l'histoire, sur-prenantes, vous ont-elles parlé, vous ont-elles re-donné l'espoir ?

Le bureau de l'Amicale est parfois une mine en matière de presse P.G. Il suffit d'arriver au bon moment, les amateurs sont nombreux...

Si « Le Lien » VB - XA, B, C vient de marquer son 400^e numéro, certains ont pensé, avec juste raison d'ailleurs, qu'il n'était pas nécessaire de viser aussi loin pour entreprendre. Nos amis et camarades de l'Union des Internés de GRAUDENZ viennent en effet de faire paraître leur Lien n° 1, juin-juillet-août, après la tenue de leur V^e Congrès National à Vichy, les 25 et 26 mai dernier.

Bienvenue à notre nouveau confrère et meil-leurs vœux de succès ! Et que leur revendication essentielle, la reconnaissance de leur qualité d'in-ternés résistants, soit entendue par le ministre !

S'il se trouvait dans notre Amicale des an-ciens de ce sinistre camp de discipline K.G. et

qu'ils veuillent rejoindre cette Union représenta-tive, je signale que le courrier doit être adressé à Raoul BRUN, Le Repos, 13170 Les Pennes-Mirabeau. La domiciliation du journal étant bien entendu le 46 rue de Londres, à Paris.

« EUX et NOUS », n° 468, une trouvaille ! C'est le mensuel départemental des Combattants Prison-niers de Guerre des Vosges, journal fondé par les prisonniers de guerre de Remiremont, le 15 no-vembre 1944.

A cette date il y avait encore en Allemagne entre 900.000 et 1.000.000 de gefangs, ce canard a dû être lancé par des P.G. rapatriés dans les années précé-dentes, dirigeant un Centre d'entraide. Le titre d'ailleurs parle de lui-même : Eux et nous, là-bas et ici. Et ce journal a certainement bien fait son boulot, accompli sa msision, la preuve, son âge : 40 ans et sa... qualité, « la plus forte vente au nu-méro de tous les périodiques de la région », son prix 2,30 F dont 15 centimes pour les fonds sociaux départementaux. Bravo.

Certes, ce journal — du moins dans le numéro que j'en ai — ne ressemble pas aux « Lien » des Amicales groupées au sein de l'U.N.A.C., il est l'organe d'une association de la Fédération des A.C.P.G. C.A.T.M. Si je connaissais le P.G.-C.A. T.M., journal national, je n'avais jamais eu l'occa-sion de lire celui d'une section locale. Eh, bien, celui des Vosges m'a conquis au point d'envisager un abonnement personnel, 33 F, ce n'est pas cher ! Et je suis sûr d'en avoir pour mon argent. De sa lecture, le Lien VB - XA, B, C profitera bien un peu ! Entre P.G., n'est-ce pas ?

Car il faut que je vous dise, « Eux et Nous » est plein d'humour, de bon sens, de piquant, de réflexion, de culture. J'espère que les prochains numéros ne me décevront pas, car les Vosges, vous savez, j'aime bien, malgré juin 1940... Et puis, comme pour la Forêt-Noire voisine où j'ai tant de souvenirs, j'ai mal aux Vosges, leurs belles forêts rongées par les pluies acides, « silhouettes de sapins en arêtes de poisson » sur le Donon, le col de la Schlucht, le ballon de Guebwiller et autres lieux, si connus des soldats de la « drôle de guerre », parmi tous les guerriers qui en sillonnèrent les routes, les chemins et les layons au temps de leurs « exploits ». Oui, j'ai mal aux Vosges, j'ai mal à la Forêt-Noire, blessées dans leur beauté bleue... Lire « Eux et Nous » m'en rapprochera un peu.

Pour terminer, j'ai plaisir à saluer la section de Cornimont, en particulier l'ami VOINSON que j'espère en bonne santé.

Chacun se souvient du Loibl-Pass, ce sinistre Kommando de Mauthausen dont notre ami Georges HURET, P.G. évadé et repris, faisait partie et d'où, aussi, il réussit audacieusement à s'enfuir. Le Lien, sous sa plume, avait conté l'histoire tra-gique de ces déportés, 400 environ, condamnés à creuser dans la chaîne alpine des Karawanken qui sépare l'Autriche de la Yougoslavie, un tunnel rou-tier de communication long de 1,7 km, haut de 10 mètres et large de 12.

J'ai profité de mon séjour parisien pour rendre visite au « Grand Jo ». Je l'ai trouvé égal à l'homme que j'avais imaginé à travers ses écrits et la lon-gue correspondance personnelle que nous conti-nuons d'échanger. L'accueil fut sympathique, cha-leureux, familial comme il se doit entre hommes qui ont quelque chose à partager, une expérience, des sentiments, des émotions, mais aussi des opi-nions, des jugements liés à ce passé lointain.

J'ai pu voir chez HURET des photos récentes du fameux tunnel, aujourd'hui sillonné de véhicules en tous genres. Et j'ai « revu » les déportés au tra-vail, les foreuses, les wagonnets, les murs ruisse-lants, les kapos déchainés, le froid, la faim, la mort des esclaves. Un travail forcé « fait avec les ongles », ainsi que le rappelait un jour à des tou-ristes ignorants l'ingénieur Janko TISLER, l'ami dévoué et efficace, le Slovène au grand cœur du Loibl-Pass !

C'est sur un tel fond de mémoire, dans le res-pect des martyrs de ce passé-présent, mais sans tristesse excessive — un bon vin pétillant aidant — que s'est déroulée cette première rencontre avec mon ami HURET dont on retrouvera bientôt ici la signature. Je lui souhaite ainsi qu'à son atten-tionnée compagne une meilleure santé. Et je n'oublie pas que c'était là une visite « à suivre »...

ALAUX Roger : Dans le numéro 399 du journal, tu évoques la journée du 30 janvier 1942 à Triberg. J'y étais et je me souviens très bien du départ mati-nal — c'était ma première « sortie » du camp depuis mon retour de kommando en janvier 1941 !

Il m'est arrivé quelquefois en quarante années de songer, je ne sais pourquoi, à cette équipée de « sport d'hiver » dans notre chère Schwarzwald : la

neige à Villingen, à Triberg, la voie ferrée enneigée, le froid très vif. Je ne crois pas avoir « arbei-té » beaucoup. Je guettais la tombée du soir avec une impatience que nous étions nombreux à partager...

Ta mémoire est plus précise que la mienne en ce qui concerne l'épisode des lignes de la main. Par contre je revois très bien le sourire ironique et méprisant de TEUFEL et de GOETZ le soir, à l'en-trée du camp, l'air de dire : on les a bien eus ! Mais je me demande toujours si les autorités de la Reichbanh ont été vraiment satisfaites de leur opération K.G. ? Car il ne me semble pas que l'on ait remis ça, malgré les fortes chutes de neige de cet hiver 1942.

Tu vois, mon cher ALAUX, nous avons en commun ce souvenir. D'autres doivent l'avoir aussi qui l'ont « oublié » !

Amicalement à toi, bonne santé en premier.

PAS DE L'OIE... ou « pas de parade » de l'armée hitlérienne (elle seule ?) : « une des plus horribles visions du monde... Simplement l'affirmation d'un pouvoir nu ; elle implique, consciemment ou in-consciemment, l'image d'une botte écrasant un visage ». (Georges Orwell).

Le « pas de l'oie » n'a pas disparu avec la fin du nazisme, il sévit encore ici ou là, on peut le voir à la télévision ou « in situ » — sur place — au cours des voyages... Triste, triste mais pas sur-prenant, à bien réfléchir... Et puis la vérité oblige à dire que « la réalité d'une botte écrasant un visage » ne postule pas nécessairement qu'une armée marche au pas de l'oie quand elle défile — ou relève la garde ! Hélas.

HORTENSE... C'est le nom d'un cyclone tropi-cal dont la queue vient de balayer devant ma porte avec colère et efficacité.

Le vent à cent-soixante à l'heure a tout saccagé à la ronde : les grands peupliers du parc ont rompu et cassé, fracassant leurs branches encore vertes sur les pelouses inondées. Les saules pleureurs, les prunus, les sapins bleus gisent au sol, leurs racines dressées vers le ciel dans un geste d'imploration.

Des images qui me font penser irrésistiblement au « Guernica » de Picasso... Ce matin, à mon retour de Paris, un pâle soleil dans un ciel lavé d'eau éclaire tristement ce paysage endolori.

J. TERRAUBELLA.

P.S. - On croit le flux des vacanciers passé, on n'attend plus personne, on prépare même ses quar-tiers d'hiver quand, soudain, le dernier (?) retar-dataire frappe à la porte. On ouvre à un couple rieur, heureux de votre surprise, on hésite un peu, mais oui bien sûr, c'est LE QUELLEC Jean et sa jeune et charmante épouse, c'est Carnac à Mérignac ! Comme ça, tout simplement, sans accordéon ni harmonica Honner, en toute simplicité et camara-derie P.G.

Ce fut très bien, mais un peu court. La pro-chaine fois, chers amis de Bretagne, donnez-nous au moins la possibilité de vous recevoir « au bordaux », ce sera mieux. Merci de votre visite, elle nous a fait plaisir.

J. T.

Grand concours sportif du 40^e Anniversaire

Toutes les vignettes ont été publiées dans Le Lien. Nous publions dans ce numéro du Lien le Bulletin-Réponse. Les camarades dont le jeu de vignettes serait incomplet peuvent réclamer les Lien manquants au siège de l'Amicale moyennant 4 F par numéro manquant.

Nous rappelons la liste des prix attribués aux gagnants :

- Premier prix : Remboursement des frais du Banquet du 40^e Anniversaire (voyage et repas pour deux personnes).
- Deuxième prix : Remboursement du Banquet pour deux personnes.
- Troisième prix : Remboursement du Banquet pour deux personnes.
- Quatrième prix : Remboursement du Banquet pour une personne.
- Cinquième prix : Un lot de livres.

Date limite de l'envoi du Bulletin-Réponse : 15 JANVIER 1985, le cachet de la poste faisant foi. Joindre les cinq vignettes au bulletin-réponse.

Nous vous signalons que le gagnant du concours sera celui approchant le plus de la liste-type déposée par l'inventeur du concours dans les mains du Trésorier de l'Amicale.

Le bulletin-réponse du concours se trouve en page 6.

Anniversaire

21 juin 1940, je viens d'avoir 28 ans, je suis là, avec la R.R.3 dans la forêt de La Baffe, près de Saint-Dié où nous campons en pleine retraite. « Bon anniversaire à la campagne ! » direz-vous ; pourtant à la même heure, ma vie, comme celle de beaucoup d'autres, allait changer... par la faute de qui ?... Pourquoi ?... Je crois qu'il vaut mieux à l'heure actuelle l'ignorer.

Un coup de sifflet. Nous sursautons et nous nous trouvons tous encerclés par des soldats allemands, tous très jeunes. « Vous êtes tous prisonniers », dit l'un d'eux, dans un français impeccable. Alors, quel anniversaire mes amis !

Nous rassemblons nos affaires « sauf les armes », nous voilà partis en direction de Sélestat, où nous camperons dans un pré, sans nourriture. Deux jours après départ, nous sommes plus nombreux, nous sommes dirigés sur Strasbourg où nous arrivons exténués et sommes groupés dans la cour de la caserne Baratier, avec une nourriture plus que réduite. Puis nous sommes embarqués sur un bateau de plaisance et descendons le Rhin jusqu'à Wessel. Nous débarquons sur la rive droite ; nous traversons la ville et atteignons une voie ferrée où nous attend un train de marchandise, vous savez, les fameux 40 hommes - 8 chevaux... Nous embarquons puis nous roulons longtemps pour arriver à Brémmerworde, puis Sandbostel, ce fameux camp qui nous laisse tant de mauvais souvenirs. Là, nous sommes répartis dans les fermes et les usines ou autres endroits. Pour nous, ce fut Neumunster, dans une tannerie, où pendant 60 mois je tendrais des peaux de vaches, à raison de 250 par journée de 12 heures de travail... en 60 mois, faites le compte !

Nous sommes dans un pays hostile... adieu Liberté, Espérance... mais je garde mon honneur de soldat, de combattant que je suis toujours. Pourtant pendant cette longue servitude, bombardements de jour et de nuit, sévices et brimades de toutes sortes n'atteindront jamais notre moral.

Dans notre kommando, nous avons pris comme devise : « Chantons quand même » et cela a permis, mois après mois, année après année, chez tous les prisonniers de guerre, de faire naître cette amitié, née dans la souffrance morale et physique et qui malgré les aléas de la vie actuelle, reste indissoluble et a formé un lien qui depuis 40 ans est resté intact.

Certains d'entre nous, évadés, malades, etc., sont rentrés dès 1942. Ils auraient pu, une fois la liberté retrouvée, avec les êtres chers, oublier ceux qui étaient derrière les barbelés, mais non, bien au contraire. Ils furent, ces camarades, les pionniers de l'entraide et créèrent des Amicales de Camps qui au fur et à mesure que les années s'écoulaient devinrent de solides groupements avec lesquels les gouvernements successifs durent compter. Ainsi c'est grâce à notre cohésion, à notre force, à notre combativité que nous avons été reconnus combattants à part entière et avons obtenu la presque totalité de nos droits... car il reste encore quelques chapitres qui ne sont point élucidés.

Ces groupements d'anciens P.G. s'unirent parfois comme ce fut le cas des Amicales VB et XA, B, C pour ne former qu'une seule et grande Amicale. Certains noms de cette dernière sont à glorifier tels les BEAUDOIN, LAURENT, LACLAVERIE, GAU, BEAUVAIS, YVONNET, GODARD, SAINT-OMER et beaucoup d'autres comme eux disparus. Mais aussi, depuis 39 ans, les BURNEL, LANGEVIN, PERRON, GEHIN, ROSE, PLANQUE, PONROY qui sont toujours là, ainsi que tous ceux du Bureau actuel, qui ont œuvré afin de permettre à notre Amicale de vivre et de continuer longtemps encore dans le même esprit de dévouement et de parfaite amitié à l'œuvre à laquelle elle doit sa raison d'être : venir en aide à tous ceux qui souffrent et aux veuves des amis disparus.

C'est pourquoi, puisque j'ai parlé d'anniversaire, vous devez tous, chers amis belges et français, provinciaux, banlieusards et parisiens, des kommandos, Waldho, Ulm, Schramberg, 852, 604, 605 (surtout vous, mes copains) et tant d'autres, vous devez faire l'effort de volonté d'être en 1985, à nos côtés, pour le 40^e Anniversaire de notre chère Amicale. C'est un devoir impérieux pour les anciens P.G. fidèles à cet esprit des Camps.

Votre absence serait une vraie dérobade vis à vis de ceux qui, malgré leur âge, ont travaillé et travaillent encore pour le bien P.G.

Chers amis, en terminant, je vous demande de bien réfléchir et de vous poser calmement cette question : Que dois-je faire ce jour là !

La réponse sera, j'en suis certain, OUI ! il faut que je sois présent ! Car ces QUARANTE ANS sont un bail solide avec l'AMITIE. Je dois bien ça à mes CINQ ANNEES de CAPTIVITE.

On vous attendra donc en mars 1985. Il faut que la salle soit pleine et que le record des présences soit battu.

Amicalement à tous.

Roger LAVIER,
Vice-Président.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

LA DÉFENSE DES DROITS

Il n'y a que peu de changements, en cette fin d'année, dans la défense des droits.

Un des points les plus importants, reste toujours, le rattrapage des pensions d'invalidité et de la retraite du combattant.

**

A partir du 1^{er} novembre 84, les pensions militaires et la retraite du combattant seront relevées de 1 %.

Le solde de rattrapage, c'est-à-dire ce que l'Etat doit encore verser, sera, alors, de 6,86 %.

**

A plusieurs reprises, les ministres concernés ont proposé des solutions pour terminer le rattrapage.

Mais les anciens combattants, notre Conseil parlementaire et l'U.F.A.C. qui regroupe les associations, ont refusé les conditions avancées par le gouvernement.

Le ministre des A.C. a présenté un calendrier qui retient les dates suivantes :

Versements :

1	%	dans le budget	85
1,86	%	»	86
2	%	»	87
2	%	»	88

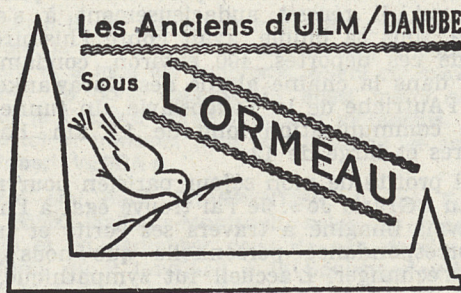
Nos associations et l'U.F.A.C. ne peuvent accepter un échelonnement dépassant l'année 86.

Les contre-propositions de l'U.F.A.C., sont donc les suivantes :



Comme chaque mois voici quelques nouvelles.

Avant l'hiver, en ce 6 octobre, nous avons répondu à l'aimable invitation de nos amis FRUGIER pour leur rendre une visite de quelques jours en ce charmant pays situé sur les bords de la Loire.



NOS PEINES

Nos camarades belges sont dans la peine : René STORDER, Ancien d'Ulm nous a quittés. Après une longue et douloureuse maladie, René, si courageux dans son calvaire, s'est éteint, le 1^{er} octobre, entouré de toute l'affection de son épouse et de ses enfants.

Je revois ce grand garçon, si sympathique, nous accueillant avec BELMANS, METILLON, LEGRAIN, MARIE, MARCHAND, LAMBERT, LEFEBVRE et tant d'autres, à notre arrivée le 5 septembre 1940 au Vorwerck 13 d'Ulm. Ce fut un réconfort pour chacun de nous, et de faire plus ample connaissance par la suite. Nous devions vivre ensemble pendant 5 ans et ne nous séparer qu'à Paris, Gare de l'Est, le 5 mai 1945. Depuis, chaque année, nous nous retrouvons à Taminés, au cours des Assemblées belges.

René connut bien des difficultés au retour et dû se résigner à se recycler courageusement. Son épouse, Angèle, lui fut d'un précieux réconfort ; il sut ainsi faire face à l'adversité, reprendre courage et confiance.

La cérémonie religieuse eut lieu en l'église de Limal, devant une foule nombreuse et recueillie. Les Anciens d'Ulm déposèrent sur son cercueil une très belle gerbe cravatée aux couleurs franco-belges. Tous devaient se retrouver au cimetière de Limal : Emile LEGRAIN et son fils Fernand, Gustave WAUTELET, Robert SCHNEIDER, M. et Mme MARIE

0,86	%	dans le budget	84
3	%	»	85
3	%	»	86

Notre Conseil parlementaire soutient cette proposition.

**

D'autres problèmes ne sont pas encore résolus. Ils sont d'ailleurs nombreux.

• Les veuves d'anciens combattants, qui devraient être ressortissantes de l'Office national, dès le décès de leur mari. Elles devraient aussi recevoir une partie de la retraite du combattant.

• La mise à parité de la retraite de Sécurité Sociale, pour les camarades ayant pris leur retraite avant le 1^{er} janvier 1974.

• La suppression des cotisations sociales qui existent depuis 1979 :

- 1 % sur les retraites de la Sécurité Sociale,
- 2 % sur les retraites complémentaires.

• La campagne double aux mineurs et aux cheminots des réseaux secondaires.

• La pathologie de la captivité (troubles fonctionnels et affections cardio-vasculaires).

• L'attribution de la demi-part fiscale à 75 ans, aux A.C. mariés. Les veufs et les célibataires l'ont obtenue.

• L'indemnisation promise aux Alsaciens et Mosellans, incorporés dans l'armée allemande.

• Et puis la loi injuste qui concerne les ex-conjoints divorcés.

Il existe, bien sûr, d'autres problèmes, mais de moindre importance.

**

Notre prochaine Assemblée générale se tiendra au mois de mars 1985. Ce sera le 40^e Anniversaire de notre retour et de la fondation de notre Amicale. Songez-y.

Maurice ROSE.

Admirablement reçus, nous en avons profité pour pousser jusqu'à nos amis BRESSON (à l'aide d'une vieille guimbarde si chère à Mme FRUGIER) que nous avons trouvés en bonne santé, toujours très heureux de se retrouver quelques heures. Un grand merci à nos amis FRUGIER avec l'espoir de les avoir à Poitiers au printemps prochain.

Un mot de nos amis ROBERT. Lui relève d'une congestion pulmonaire et il est sorti de l'hôpital depuis peu (9-10-84). Ce mal, sans doute dû au travail occasionné par une grande villa, un grand jardin, beaucoup de fleurs, très joli mais extrêmement fatigant. Si bien qu'ils envisagent de vendre et d'acheter un appartement à Nice. Meilleure santé à toi, mon cher Bernard.

Des nouvelles de nos amis DROUOT. Ce dernier ayant une secrétaire très dévouée, merci Yolande de nous donner des nouvelles, suite à votre excellent voyage à Agde. Malheureusement notre ami Maurice souffre toujours de son dos, suite à une chute faite dans le coteau situé derrière leur maison. Meilleure santé à toi, bonne santé à tous les deux et maintenant la liaison.

Relevé dans Le Lien (Courrier de l'Amicale) d'octobre, le nom de notre ami BASSENDALE qui n'oublie pas de faire un don à la Caisse de Secours de l'Amicale, un grand merci à toi.

Bonne santé à tous, mes amis, et au mois prochain !

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis X.B.

et leur fils Philippe, M. et Mme BELMANS pour les belges ; nous devions, du côté français, excuser pour raisons de santé ou familiales : le Président René SCHROEDER et son épouse, pour les Anciens d'Ulm, MM. et Mmes REIN, DUEZ, ARNOULT, BALASSE, SENECHAL, BATUT, FAUCHEUX, RAFFIN, Mmes YVONET, FILLON, COURTIER, VESCHAMBER, JACQUET, MIQUEL, CROUTA et j'en oublie.

Nous renouvelons à Angèle STORDER, à ses enfants Jacques, Jacqueline, Eveline, Pierre, Roland, Alain, Yves, à son frère Roger nos plus sincères condoléances et notre douloureuse sympathie attristée.

Angèle STORDER, 1350 Limal, Avenue de Nivelles 46. A (Belgique).

Remerciements

Mme René STORDER, ses enfants, soutenus moralement dans leur épreuve par tous les témoignages de sympathie et d'amitié profonde exprimés par les Anciens d'Ulm, les remercient avec gratitude d'avoir partagé leur douleur.

— 0 —

C'est aux obsèques de René STORDER que nous avons appris, tardivement, le décès de notre camarade belge WANDERAVROOT, ancien d'Ulm, du Kdo Gan Gansvoëse. Il avait, malgré sa grande fatigue, su organiser avec son épouse, son fils et Emile LEGRAIN, les Journées de Nivelles, cette année, en avril. Journées qui connurent un vif succès et une parfaite réussite. Nous perdons un dévoué camarade et ami.

A son épouse, à son fils, à la famille, les Anciens d'Ulm présentent leurs sincères condoléances et leur sympathie attristée et partagent leur peine.

René FAUCHEUX, de Bellegarde (Loiret) nous fait part du décès de son frère Henri FAUCHEUX, décédé après une longue maladie. La cérémonie religieuse a eu lieu le mercredi 10 octobre en l'église de Bellegarde, devant une foule nombreuse, recueillie et drapeaux d'Anciens Combattants. L'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille au cimetière de Bellegarde dans l'intimité familiale.

A Mme Henri FAUCHEUX, à René et Simonne FAUCHEUX, les Anciens d'Ulm présentent leurs très sincères condoléances ainsi que leur douloureuse sympathie.

Remerciements.

Mme Henri FAUCHEUX, René et Simonne FAUCHEUX remercient tous ceux qui se sont associés à leur peine par leur présence ou leurs messages.

NOS CARTES POSTALES

Huguette CROUTA est en Turquie. Circuit pittoresque, très intéressant, mais avec 34° à l'ombre. A présent... un peu de repos... avant de s'envoler pour Paris. Merci.

Les derniers vacanciers sont de retour :

Pierre PONROY, Suzanne et Thierry, avec toutes leurs amitiés d'Antibes, profitent au mieux avec Thierry qui est en vacances avec papa et maman.

Juliette et Julien DUEZ atterrissent en Savoie après un très beau séjour en Grèce : un beau temps, même chaud, avec des gens sympas. A bientôt.

De Luxeuil (Hte-Saône) Madeleine et Pierre VAILLY font la cure. Madeleine se remet bien de son opération. Hélas... la pluie est souvent au rendez-vous. Merci et à bientôt peut-être.

Roger HADJADJ, président des anciens de Schramberg, revient du Canada où il a séjourné un mois, chez nos amis BERNARD. Enchanté de son séjour chez nos « cousins » ; nous attendons impatiemment de pouvoir lire dans les colonnes du Lien, le récit de ce « Beau voyage » et nous faire regretter de ne pas l'avoir accompagné. A te lire bientôt, Roger !

LE PREMIER JEUDI D'OCTOBRE

Nous aurions aimé fêter, comme il se doit, les 80 ans de notre ami et fidèle camarade Jean BATUT, ancien d'Ulm, peintre de talent, dont la renommée

n'est plus à faire. Jean se déplace difficilement, j'étais en Belgique aux obsèques de René STORDER, donc absent. Jean n'avait pu se déplacer et Germaine son épouse, de le regretter vivement. Mais nous voulons espérer (il n'est jamais trop tard) pouvoir le faire de vive voix, lors d'un prochain dîner, et renouveler à Jean BATUT nos félicitations et vœux de prompt et complet rétablissement.

Au sujet du dîner, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse :

Nos rangs s'éclaircissent. Bien des absents ne reviendront plus, hélas, parmi nous ; la grande table des Anciens d'Ulm se rapetisse. Il fut un temps où il fallait rajouter tables et chaises. Depuis, les années sont devenues plus accablantes ; on se déplace moins facilement ; le soir, le dîner se prolonge et fait rentrer tard, trop tard pour certains camarades banlieusards souvent à la merci d'un train omnibus qu'il ne faut pas rater... sinon c'est du minuit ! Les rues sont désertes... l'insécurité règne en banlieue comme à Paris... Prendre sa voiture ?... il faut pouvoir trouver une place... et souvent une surprise désagréable quand on la reprend.

Et pourtant...

Notre fidélité à l'Amicale subsiste. Nous voudrions rester ce beau fleuron de l'Amicale V.B... en avons-nous encore les moyens, la facilité ? Peut-on envisager une solution plus acceptable ? Mes camarades m'en parlent... Je m'en fais l'écho !

Il est temps d'y penser, d'y réfléchir. Bon copain quand même !

A toutes, à tous. Bien cordialement.

Lucien VIALARD
Ancien d'Ulm - V.B.

N.D.L.R. - Il y a fort longtemps que le Premier Jeudi est devenu, pour certains, très préoccupant. Notre ami Lucien VIALARD vient d'attacher le grelot... et de le faire tinter. Il a raison. Pour mon cas personnel, que je prends en exemple, je n'ai jamais manqué un premier jeudi depuis sa fondation. Je n'ai jamais manqué... jusqu'en 1981. Après

1981, mes présences, ainsi que celles de mon épouse, furent intermittentes. Nous habitons la banlieue, et c'est un train omnibus qui dessert notre station. Il y a une heure de départ, mettons 22 h 30. Si nous ratons cette heure de départ, il nous faut attendre une demi-heure pour le train suivant. Et une demi-heure de footing dans la salle des pas perdus de la Gare du Nord à 22 h 30 n'a rien de réjouissant. Et des octogénaires arpentant les rues de banlieue vers minuit ça devient de plus en plus rare ! Notre ami Lucien a bien situé la question : Ou il faut changer l'heure, ou le premier jeudi n'aura plus de sens, il périra par consommation... naturellement.

H. PERRON.

EN 1944... ON ECRIVAIT :

Dans la presse de 1944, la France est libérée mais la guerre se poursuit, sous la plume de Marcel HAEDRICH on écrivait entre-autres :

« ...A la vérité, les prisonniers n'ont jamais cessé le combat. Jamais ils ne sont sortis de la guerre.

Ceux qui sont rentrés les premiers, les évadés, les rapatriés n'ont pas tardé à prouver qu'ils étaient d'abord des hommes d'action. Ils se sont jetés dans la lutte clandestine contre l'ennemi, ils ont pris leur part de risques, de bataille, ils ont ouvert leur maquis, formé leurs groupes francs, édité leur journal. Partout où l'on portait des coups aux allemands, ils étaient présents.

Leur rôle est loin d'être fini. Non seulement ils ont à préparer le retour de deux millions et demi de français — prisonniers, déportés, internés — mais encore à revendiquer leur place dans la cité.

Le moment est venu où leurs expériences de captifs doivent porter leurs fruits. Ils le savent, ils agiront ».

M. H.

A tous : merci !

L. V.

LA RELÈVE

Voici à nouveau René QUINTON — dans, m'écrit-il, « du vécu, de l'authentique »... — Essai de sociologie, étude de mœurs d'un milieu P.G., fort bien venu. Mais, par-dessus tout, un récit intense et beau d'amour et de communication, avec une conclusion digne de Salomon. Que l'auteur me pardonne, mais c'est ainsi que je l'ai ressenti... « ...J'ai donné ce récit pour rendre témoignage à quelques camarades, je le leur devais... » (R. Q. à J. T. - 20-8-84).

J. T.

Il y avait le clan des Bordelais. Là régnait la concertation culinaire. Préparateurs de cuissons, mijoteurs de ragougnasse, alchimistes de la conserve. Officiants de la déglutition, tous, en matière de survie, ne concevaient que l'opération « boustifaille ».

Cela pouvait aller jusqu'à la bassesse, le dégradant. Ne vit-on pas, certain soir, le fils distingué d'un puissant armateur, à genoux, la hure fouinant le fond d'un vaste chaudron de cuisine pour y attraper, de la pointe de la langue, les restes infimes que ma parcimonieuse distribution avait pu laisser subsister !

Il y avait le groupe des citadins bons becs. Tout a été dit sur le caractère (nos savants en terminologie écriraient : typologie) du titi parisien : hâbleur autant que naïf, frondeur, souvent plein de gaieté, mais dissimulateur de mélancolie, industrieux, habile, récupérateur de toutes mains, parfois secourable, rarement généreux, je veux dire capable de ne rien attendre en retour, toujours avide de bien-être. Exemple : l'un d'eux, arrivé à ses fins par quels malicieux artifices ? —, s'était bel et bien installé « bourgeoisement » dans le logis, le lit conjugal d'un quelconque officier de la Wermarcht ! Ayant repris les habitudes de jadis, il vantait à qui voulait l'entendre l'ordre, l'économie domestique de sa partenaire allemande.

Il y avait surtout, gros de la troupe, les représentants du monde paysan. Quelques-uns venaient des régions amènes, des hommes du « layon », d'autres des « côtes » plus rudes, celles du Rhône où la vigne ne s'accroche pas facilement. Mais le groupe vraiment rustique, celui qui tirait sa sève dans la glèbe la plus lourde, qui poussait profond de fortes racines, qui résistait sans broncher, comme des bœufs, à ce dépaysement, qui s'adaptait au mieux de ce que l'événement exigeait, qui retrouvait dans le travail du terrien le goût de continuer. Les êtres qui par instinct survivaient à tout, sauf extermination, étaient hommes de la Haute-Saône.

Il y avait enfin les « copians », comme il est dit en parler bourguignon, ceux qui en quelques semaines, par crochetage d'atomes, s'étaient, après un regard de l'âme, confiés les humbles secrets du passé sentimental : Albert, le violoneux, idéaliste, délicat ; Pierre la droiteur, décorateur à l'occasion ; Roger les principes, qui n'était rien que bon ; Ludo, courageux et tendre. Petite équipe fraternelle, forte dans les coups durs, ouverte à tous à tout instant, communicative d'une gaieté émouvante qui voulait dissimuler, par fierté, l'émotion sinon l'angoisse. Petite équipe, riche spirituellement, en laquelle s'inséraient au passage quelques valeurs sûres... : Henry, aristocrate plein d'honneur (cette vertu au visage de dérision) ; Picard, qui voilait derrière ce patronyme provincial, le doux, le fidèle respect, la conviction religieuse d'un fils d'Israël — il était mon camarade de toujours — ; Bernard et Petit Cler, les irréductibles !

Autour de ce « kommando » d'infortune s'aggloméraient, dans les variations, la mobilité des circonstances, des éléments hétérogènes : Yougoslaves, Polonais, Flamands, Russes de toutes origines et, ce soir-là, qui vint à moi, ce petit, ce minable bonhomme, ce silencieux avec un regard d'innocence qui disait Dieu sait quels rêves !

Avais-je déjà rencontré, rencontrerai-je jamais un être plus simple, plus calme, plus près de la nature primitive que « BUCHER » ? Isolé, délaissé... son nom lui-même, à travers la prononciation d'un rustre ger-

manique, était inaudible ! il avait ainsi perdu jusqu'à son état civil...

Privé plus que quiconque, sans jamais une lettre, le moindre envoi, le moindre signe d'intérêt, d'affection, sinon d'amour... Car il avait femme et enfants. Lente-ment, à petites étapes, j'avais gagné sa confiance comme lui la mienne, et j'eus souvent l'impression qu'à travers moi il découvrait la possibilité d'une relation humaine, d'un sentiment réel hors de la sphère étroite de sa vie instinctive et besogneuse.

Mais que n'allait-il pas découvrir d'autre durant ces années de vie collective ? Tout ce à quoi il n'avait jamais pensé parce que jamais vu, le pire et le meilleur, le plus relevé et le plus sordide — « il y aura toujours des pauvres parmi vous » —, constat évangélique qui pouvait s'appliquer à celui-ci, au moins en apparence.

Cependant vint un soir, de ceux où la mélancolie renfrognait les mieux disposés, vint une certaine heure où le plus pauvre donna au plus riche, je veux dire à celui qui croyait posséder et connaître.

Etais-je de ceux-là le soir où, parcourant les travées étroites entre les châlits à étage, je vins à passer devant lui ? Comme toujours solitaire, il eut pour moi ce regard d'une limpidité d'eau — ce fut un appel plus fort que mon chagrin... Sans doute avait-il vu l'homme que j'étais alors ? Comment on pleure la mort d'un être cher, comment de l'espoir on passe au néant, comment rien n'a plus de raison d'être quand l'amour — et celui-là était fraternel — n'a plus d'objet !

Je m'assis à son côté. Mot après mot, doucement, sereinement s'ouvrit un dialogue où sa candeur répondait à mes questions. Avec les réponses s'allumaient des images de plein air, des mouvements de brumes et d'orages, des éclaircissements de sommets, des frissonnements lacustres.

— « Je suis berger, berger de moutons. Deux mille têtes qu'on guide, surveille à la lorgnette (dans sa voix il y avait quelque fierté à évoquer la possession d'un tel objet). Au printemps, de la montagne on débarque au fond de la vallée, et l'on monte... Il faut savoir les combes, les pentes, les sentes pour le mulet, pour l'ânesse et l'ânon — de bonnes bêtes, fortes — dans les bords, j'y mets les provisions, toutes celles qu'il faut pour commencer et pour durer, d'abord le sac aux médecines, les piqûres pour les moutons, pour moi (à cause de la vipère), de quoi aussi pour les agneaux... j'y donne des fois le biberon (il sourit en y pensant).

On monte. Ça va guère vite, bien que j'aye les chiens, deux que j'ai... Noiraut et Aspin. Le premier jour, le plus dur, j'pars au p'tit matin. Depuis la « Séchilienne » jusqu'à « l'Oursière », y faut pousser les bêtes sur la route, on crie, les chiens mordent. Le soir on est au fond de la combe pour passer la nuit. Tout ce monde d'animaux, c'est un tas de fatigue... Avant que ça se calme, voilà le jour. Déjà j'ai sifflé les chiens, le troupeau s'ébranle et cette fois ça monte vraiment ! On va, mais on surveille ; le mouton c'est fou, des fois ! En route, s'y a des malades j'avise... Y en a qui boitillent, une brebis a trop de lait, ça la gêne pour avancer... ou que je porte un agneau.

Vers midi on arrive sur les premiers plats. L'herbage fait sa fleur, les bédigues aiment ça. On commence de souffler, le soir on est à la cabane. J'y dépose la charge. Je fais un feu pour chasser l'humide, cuire une soupe — le premier vrai repas chaud après trois jours.

Si tout est bien, si le pacage est bon, on va rester quelque temps. Alors je redescends avec le mulet et l'ânesse, j'ai laissé l'ânon à l'herbage, le bergerot, mon aide, un petit à moi, à garder. Faut pas traîner. En bas, à la gare, il y a le sel : quatre sacs de trente, encore des provisions et voilà que je remonte... ça fait dans les vingt kilomètres pour un jour.

Alors, quand tout est en ordre, que je suis assuré de tout, ça commence vraiment. On va vers les bons alpages, ceux où l'on peut durer trois mois. Ceux que je connais c'est au-dessus de deux mille. Durant la saison, de cabane en cabane, on finit par passer les cols, et d'un lac à l'autre. A la fin, sans rien forcer, je peux rembarquer le troupeau dans une autre vallée ».

— 0 — 0 —

C'est à moi qu'il a dit ça ! Moi, l'homme de la ville, l'homme sans horizon, l'homme qui vit dans la foule... mouton moi-même.

Bien sûr, j'ai lu Giono, rêvé les récits bucoliques, entendu la voix du vieux Virgile mais, celle-ci, pour la première fois — voix simple, facile et lente, celle d'un, non pas familier du dire, mais que l'évocation familière délivre, que le désir anime.

Dans sa candeur il ignore qu'il a ouvert l'horizon de son âme à la mienne — Ce qui fut, qui fait sa vie prend dans mon imagination une forme, une réalité comme à toucher de la main, « palpable » — il m'a suffi d'écouter.

ACHTUNG !!

Un bruit de clefs, de ferraille qu'on pousse, avant qu'il surgisse dans la piaule. Les cris du wachman : — Vite ! debout tout le monde ! Rassemblement ! un officier va venir !

Les hommes sortent de la torpeur d'un dimanche après-midi, beaucoup sont allongés... s'ils ne dorment pas, ils rêvaient. A quoi ? Bon Dieu ! si ce n'est au passé, c'est à l'avenir, ce lointain plongé dans l'inconnu !

— Qu'est-ce qu'il veut encore ce c... là !

Tant mal que bien 80 gars sont rassemblés. Le spectacle que le groupe offre aux regards n'a rien de disciplinaire. L'officier, un petit homme déjà vu une fois (le même qui par la suite... mais c'est une autre histoire) contemple sans trop de morgue la troupe des captifs « latins » (je crois surprendre derrière les lunettes un strabisme indulgent), dans un silence relatif sa voix, fluette, demande en un allemand distingué :

— Lequel d'entre vous est l'homme de confiance ?

Selon la tactique habituelle qui, à la fois, protège mon indépendance morale et, justement, la confiance des camarades, je détourne ma réponse sur Albert, « l'interprète dans les relations officielles ».

— Que nous veut-on ? De quoi est-il question ?

L'officier qui entend parfaitement le français passe outre, néglige cette piètre subtilité. A son tour, dédaignant de répondre :

— Wachmann ! qu'on rectifie la position !

— Achtung ! hurle le rouquin.

Suite page 4.

LA RELÈVE (suite)

Cette fois, silence total.

— Le Gouvernement du Reich (tient, il n'a pas dit : le grand Reich ! On voit bien qu'il est Autrichien) a décidé, pour favoriser la collaboration, que des Français rentreraient en France !

Ah ! Il y a une extraordinaire stupeur sur les visages. Ainsi, c'en est arrivé là ! Je sais que pour beaucoup ce canular de la « relève » n'est qu'une duplicité supplémentaire, pour quelques-uns un espoir quand même, pour d'autres le signe de la détérioration gravée dans le cours des événements.

Je sens, je saisis pour ainsi dire les pensées. Je goûte par avance l'amertume, la déception, la haine de tous !

La voix continue avec, dans l'intonation, quelque chose de ridiculement satisfait, de prétentieusement protecteur :

- Vous devez choisir immédiatement un « kamarade ».
- Il partira demain matin !

C'est évident ! il y a du vrai !... et... il attend la réponse.

J'ai un regard vers les « copians », vers tous. Et tandis que je me dis avec fureur que c'est idiot, bougrement imbécile, cette sélection d'un seul... en vertu de quoi... de quel mérite... comme si tous n'avaient pas droit à cette foutue liberté ! La petite voix intérieure me presse, me harcèle : le plus pauvre, le plus... démuné, le plus... triste, le plus las, le plus malade. Merde ! à la fin ! Est-ce que nous ne sommes pas tous comme ça ? Et moi avec ? Le plus... ah ! la petite voix est devenue moins impérieuse, comme fatiguée de mon incapacité, de ma sottise, elle murmure : le plus pur.

Alors, je sors du rang, cherche lentement celui-là qui, bien sûr, n'aurait jamais pensé se mettre en évidence.

— BUCHER, tu rentres chez toi, demain.

Parole d'homme ! Il n'y eut jamais un mot de qui-conque là-dessus. Ni de Bucher d'ailleurs... Jamais ! Ce qui était tout naturel puisqu'il ne savait ni lire ni écrire.

René QUINTON.
Bad Oldesloe 1943.
Garches 1984.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

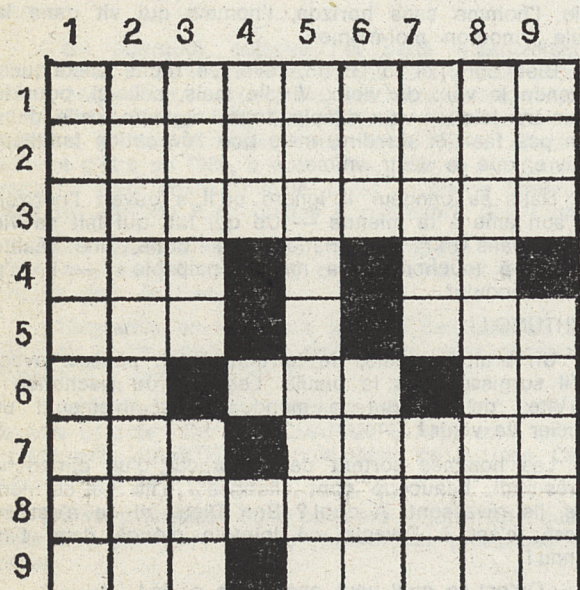
Livraison à domicile.

Demandez prix

MOTS CROISÉS

(N° 402)

par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

1. - Commencement d'évasion effectué par beaucoup d'anciens P. G. pour retrouver la « liberté ».
2. - Protestat avec aigreur.
3. - Elle ne sait ni lire, ni écrire !
4. - Argile rouge ou jaune.
5. - Conjonction.
6. - Point de départ d'un trou.
7. - Formule abrégée de politesse.
8. - Préposition.
9. - Le grand adore les souris.
10. - L'amour de Zeus l'a mise dans un drôle d'état !
11. - Points cardinaux.
12. - Mesurer.
13. - Répandent.
14. - Forme d'être.
15. - Groupe dissident et souvent religieux.

VERTICALEMENT :

1. - En captivité on la nommait « cafard ».
2. - Erosion du vent.
3. - Inexistante.
4. - Commencement d'octobre.
5. - Moitié d'endormeuse.
6. - Prédispositions.
7. - Récipient en terre.
8. - On aime bien avoir celle d'amour !
9. - Diamant enchassé dans sa monture, en montant.
10. - L'être au régime n'a rien de drôle.
11. - Allées et venues (3 mots).
12. - On l'aime chaud.
13. - Parfois on la claque au nez.

Solution de cette grille dans ce journal.

IL Y A 40 ANS

La vie d'un kommando d'agriculture dans la Haute-Souabe vue par son homme de confiance (suite)

8 mai 1944

Il a presque gelé ce matin. La fraîcheur surprend. C'est dimanche, mais comme les vaches ne sortent pas, il faut faire comme les autres jours, du « briz », c'est-à-dire du foin et de la paille hachés par une machine.

L'après-midi, je pars à Bérach, en bicyclette. Près du parc du Jordanbad, je suis arrêté par un automobiliste : « Papiers ? » Il n'insiste pas.

J'entre au Lager des camarades de Bérach. Ils sont presque tous sortis. Mais l'aumônier est là : c'est un garçon sympathique, qui n'est pas le dernier à lancer des bons mots. On l'appelle par son prénom : Prosper. Après une conversation intéressante sur son emploi du temps et ses tournées, je vais prendre un verre de bière, chez la patronne de l'« âme sœur » de Lerocher. C'est une polonaise qui travaillait dans une ferme et qui maintenant est à la ville, serveuse dans un café.

Lerocher vient la voir, quand il le peut, car Bérach est à 15 km de notre village.

Dans le café, il y a toujours des français, des transformés ou des S.T.O.

Bien entendu, il est interdit, aux prisonniers, d'entrer dans les auberges ou dans les cafés.

En rentrant à Ezell, je suis arrêté par un gendarme. C'est le jour !

Actuellement, il circule des rumeurs, de toutes natures, au sujet de la guerre. Le débarquement est à l'ordre du jour. En attendant, les bombardements s'intensifient, de tous côtés. En France, nos grandes villes tendent à devenir des amas de ruines. Par radio, les Anglais invitent les populations à se réfugier dans les campagnes. Dans quel état retrouverons-nous notre malheureux pays ?

9 mai.

Ciel d'azur, mais vent glacial.

L'herbe ne pousse pas.

Après le mittag essen, nous allons écorcer trois sapins dans la forêt.

Notre camarade Belge, Haegemann, dit Badoglio, est revenu de Villingen, enchanté de son voyage.

Si sa demande de soins dentaires est acceptée, il a 7 ou 8 promenades, en perspective. Mais il était temps. Désormais, tous les gefangs de la compagnie devront aller à Weinten, pour tout ce qui concerne les dents et la dentition.

Dans le train, Haegemann a rencontré notre vieille connaissance, Oscar, qui a été notre Wackmann pendant plus d'un an. Il est employé comme typographe : c'est son métier. Il nous envoie le bonjour à tous.

10 mai.

Le matin on frissonne et l'après-midi la chaleur est suffocante. On ramasse des pommes de pin, dans la forêt, l'après-midi.

Notre gardien affirme que Bellière va être mis à la disposition de l'Arbeitsamt (bureau du travail).

Si c'est vrai, il va être obligé de nous quitter, alors qu'il désire rester chez un bauer. Il est cultivateur lui-même.

11 mai.

On coupe les chardons dans un champ et le soir, on repique des petits sapins où il en manque. Ce ne sont pas des travaux de force.

Les journaux annoncent, l'évacuation de Sébastopol. C'est en petits caractères, alors que la prise de la citadelle par les allemands, avait été imprimée en lettres énormes.

Je viens d'être avisé, que je dois partir à Billingen, dans quelques jours.

12 mai.

Enfin, il fait beau. Journée idéale. C'est toujours la chasse aux chardons, dans un autre champ. Je suis seul et prend du bon temps.

La nature achève de prendre sa parure d'été. Des feuilles, encore bien pâles cachent, déjà, la ramure des arbres.

Pour le moment, les pissenlits sont rois. Leurs fleurs jaunes envahissent les prairies. Aussi loin que peuvent porter les regards, on ne voit que des tâches safranées, ondulant au souffle du vent. Dès que le soleil descend à l'horizon, les corolles se referment, les tiges s'abaissent et la couleur verte domine à nouveau, sur la campagne tranquille.

Ce matin, Raymond, le chauffeur de la laiterie, a eu un accident en traversant Fisbach. Une jeune fille de Mittelbuch, qui dévalait une descente, à toute vitesse, est entrée en collision avec son camion. Elle s'est tuée sur le coup. D'après l'enquête, Raymond n'est nullement responsable.

13 mai.

Cette fois, voici la chaleur. Le soleil est brûlant. On déplace de la paille qui fait une poussière épouvantable, dans la grange.

Le Bauer m'envoie chez le forgeron pour ferrer les deux bœufs.

Après déjeuner, je vais pourchasser les chardons et me promener dans les champs de blé. Les chardons repoussent, tout le monde le sait ! Alors pourquoi leur faire une guerre acharnée ? Ils ne m'ont jamais rien fait ! D'ailleurs on n'en voit plus. Ils se cachent peut-être !

14 mai.

Le soir, nous allons prendre un bain à l'hôpital. Grosse surprise ! Nous voyons apparaître Derenne. Il va sûrement faire de l'orage !

Depuis quelque temps, on se couche à des heures impossibles. Le gardien est devenu très serviable. Il repasse nos pantalons, à 11 heures du soir.

15 mai.

Visite de l'aumônier, qui va dire une messe à Mulhausen. J'ai envoyé une demande au capitaine de la compagnie pour avoir un service religieux, tous les deux mois, à l'intention de ceux qui le désirent.

Arnold ayant manifesté le besoin d'abandonner sa fonction d'Homme de Confiance belge, nous procédons à une élection, pour le remplacer. Après deux tours de scrutin, c'est Haegemann qui est élu. Il feint d'être contrarié, mais dans son for intérieur il exulte.

Comme il travaille dans un sous-kommando et qu'il couche chez son fermier, je lui dis qu'il n'aura pas beaucoup de travail, mais qu'il devra venir trois ou quatre fois par semaine au lager principal. Il est d'accord et ne proteste pas.

Roques fait toujours des siennes. On ne le voit presque plus et quand il apparaît avec une mine effarée, on croirait qu'il vient de tomber de la lune. Il a des histoires rocambolesques, qu'il raconte, avec beaucoup de détails, quand il est dans un bon jour.

16 mai.

Départ à Villingen. Ce voyage est important du fait que les allemands vont diviser le Stalag VB en huit secteurs, correspondant aux territoires de surveillance des huit compagnies de garde. Il y aura donc huit hommes de confiance de compagnie qui seront intermédiaires entre l'homme de confiance principal et les hommes de confiance des kommandos.

Pour ma part, j'ai été proposé pour être l'homme de confiance de la région de Laupheim.

✱

Dans le train de 5 h 24 (du matin) il y a mon éventuel collègue belge, appelé, lui aussi, au camp. Nous lions connaissance : c'est un charmant garçon, de 34 ans, architecte à Bruxelles.

Plusieurs camarades qui sont convoqués pour des soins dentaires sont dans le compartiment, ainsi que deux Russes, avec qui nous ne pouvons pas communiquer. Au camp, nous apprendrons que ce sont deux officiers, un commandant et un lieutenant.

A l'arrêt d'Immendingen, je trouve dans une baraque qui est près de la gare, des indices du passages de Schulz, parmi des inscriptions en toutes langues, qui recouvrent les parois intérieures du local.

Le train entre à la gare de Villingen vers 14 heures. Au camp, les formalités d'entrée sont abrégées. Pas question de fouille.

Nous sommes présentés à l'homme de confiance principal, impressionnant par sa stature. On nous conduit dans le bureau d'un officier, où durant la majeure partie de l'après-midi, se déroule une discussion, en allemand, sur nos ambitions futures. A l'issue de ce débat, le capitaine, commandant du camp, nous fait savoir qu'il tient à nous parler.

Le soir, j'arrive à m'échapper, pour rejoindre Michaux, ancien de notre kommando, qui veut m'offrir un café de sa fabrication. En suite il se lance dans des propos philosophiques et politiques, sans que je puisse placer un mot.

17 mai.

Rassemblement à 7 heures. Nous y assistons. Puis nous prenons part à une longue conférence, dans la salle des cours, où il est question des multiples détails, qui concerne « la mission qui nous est confiée ».

L'homme de confiance belge est très sympathique et sans manière. Il est toujours souriant et à un caractère ouvert.

✱

L'après-midi est consacrée à une visite au cimetière. Dans un endroit retiré, reposent une soixantaine de prisonniers, morts loin de leur pays natal.

De simples croix de bois, portant le nom et la date du décès, sont alignées, très près les unes des autres, sur plusieurs rangs. Toutes les nationalités s'y couloient : Serbes, Russes, Polonais, Italiens, Français reposent là, côte à côte de leur dernier sommeil. Il y a même deux Musulmans, dont les tombes sont surmontées du rituel croissant.

Des pensées sauvages jettent un peu de couleurs sur ce lieu funèbre et une couronne de verdure entremêlée de fleurs, montrent que les vivants ont encore quelquefois, un fugitif souvenir, pour les camarades qui ne reverront plus leur patrie.

✱

Nous nous rendons, ensuite, à la « Post Barack », près de la gare, où se trouvent les services de la Croix-Rouge et des colis. Pour le moment, c'est une période calme, car les paquets n'arrivent plus, depuis les récents bombardements.

Tout à loisir, on nous explique les rouages de cette organisation minutieusement réglée.

Le responsable du Service Croix-Rouge nous donne des commentaires sur les difficultés de transport, auxquelles il se heurte, actuellement.

Sur le plan des colis familiaux, le travail est aussi organisé. Il est même étonnant que l'affluence des colis et l'éparpillement des gérants laissent si peu de paquets ne trouvant pas leurs destinataires. Car il faut voir la façon dont sont rédigées les adresses et l'état dans lequel parviennent certains colis.

**

Le soir, nous assistons à une réunion de la commission de la Caisse d'Entraide. Chaque cas est examiné longuement. Et quand la décision est prise, elle est envoyée à Paris, où le secrétariat du stalag se charge de transmettre la somme allouée, aux familles nécessiteuses.

Un long débat passionné s'engage au sujet de la somme à attribuer à la fille survivante d'un camarade libéré l'an passé et tué récemment au cours du bombardement de Mézières, avec sa femme et deux autres enfants.

Une collecte faite au camp, ayant produit 692 marks, les membres de la Caisse d'Entraide ajoutent 150 marks, à titre de secours immédiat.

La séance est clôturée par les explications du secrétaire Houdon, sur les mouvements de trésorerie et les abonnements aux journaux.

**

18 mai.

On me remet la liste des kommandos de la compagnie de Laupheim. Il y en a 134, répartis dans plusieurs Kreis.

Après une visite à la cantine — qui se trouve dans les bâtiments allemands — nous partons au Waldhotel, situé, à 4 km, en forêt. Avant la guerre, c'était un hôtel pour les gens fortunés. Actuellement c'est un hôpital.

Nous prenons le chemin des écoliers. Ravissante promenade par un sentier montant dans les sapins.

L'ancien hôtel de la Forêt-Noire devenu hôpital militaire, pour cause de guerre, est un bâtiment magnifique.

Nous sommes accueillis par l'Abbé Petit, aumônier de l'hôpital, un véritable apôtre, qui se dévoue, jour et nuit, sans compter.

Du sous-sol au grenier, il nous montre tout ce qui est digne d'être vu : les abris, les cuisines, les chambres

des malades, la chapelle, la bibliothèque et le théâtre. Et pour terminer, nous écoutons une sonate de Beethoven.

**

Revenus au camp, nous avons une dernière réunion avec l'homme de confiance principal : Frantz. Tous les chefs de service ont été convoqués. Il y a aussi le chef du camp (un adjudant du Midi qu'on appelle le Colonel) — plus tard, dans l'Armée française, il a été effectivement colonel.

Chacun de nous, est appelé à dire, brièvement, ce qu'il pense de la création des hommes de confiance de compagnie et comment il va s'organiser.

**

Schulz, qui est enrhumé aux suspects m'a fait parvenir un papier, dans lequel il réclame des biscuits et d'autres aliments.

Je vais voir Michaux, mais on me dit qu'il est souffrant et entré à l'infirmerie.

Notre séjour au camp est terminé et le soir même on nous enferme dans un local que tout le monde appelle « la souricière ». C'est une sorte de prison. Il y fait froid et on doit marcher pour se réchauffer. Nous sommes 4 qui revenons du camp. Un 5^e nous rejoint bientôt. C'est un ancien transformé qui a tenté de s'évader. Repris à la frontière, il a purgé un mois dans une prison civile, un autre mois dans les cachots du stalag et maintenant on le renvoie en kommando. Un lieutenant médecin vient aussi partager notre sort.

Jusqu'à plus de minuit, nous parlons littérature et spécialement d'un livre de Kléber Haedens : « Une histoire de la littérature française », qui apporte des idées originales sur nos écrivains.

19 mai.

Réveil à 4 heures. Les puces grouillent dans les paillasses. Nous n'avons presque pas fermé l'œil de la nuit. L'aube est glacée. Sautons dans le train de 5 h 35. Dans ce sens, on ne change qu'une fois pour aller à Ulm. Le transformé nous raconte ses tribulations : la vie dans les prisons civiles, le camp de travail de Rastatt (très dur), les modèles de réchaud qu'on emploie, dans les cellules pour faire de la cuisine, etc...

Nous arrivons à Ulm. La ville a été bombardée, mais les dégâts ne sont pas très importants.

Avec mon coéquipier belge, nous allons à Bauheim pour attendre le train du soir, devant l'Hôtel de la Poste, puis à la Maison où sont logés les P.G. A 6 heures, nous repartons dans des directions différentes. Mon ami belge retourne dans son kdo. Nous ferons certainement bon ménage.

Je parviens à persuader le gardien qui m'accompagne, d'aller, par le train, jusqu'à Hockdorf. Ensuite nous devons marcher pendant 2 heures. A 8 heures, du soir, nous voyons poindre le clocher d'Ezell. Dès mon arrivée, je suis assailli de questions.

20 mai.

Après ce voyage de 4 jours, j'ai droit à un peu de repos.

Derenne et Garderon, qui sont exempts de service, partagent mon inactivité.

Excellent accueil chez le Bauer, malgré des questions de départ, plus ou moins voilées.

Le soir, on souhaite la fête de Minel, avec un tonneau de bière.

21 mai.

Toujours un ciel d'hiver. Il pleut à torrents.

Discussions sur la pièce de théâtre susceptible d'être jouée. Probablement : « Le train pour Venise » de Georges Beer et Louis Verneuil. Mais les acteurs sont difficiles à trouver. Bernard se dérobe. Arnold ne veut rien savoir. Et trois actes donnent une certaine appréhension aux futurs comédiens. Seuls Bonfils et Minel ont le feu sacré...

Nous envoyons deux colis de victuailles à Michaux et à Schulz et nous demandons un secours pour un camarade belge.

22 mai.

Arnold, qui s'est disputé, toute la journée, avec ses patrons, le Maire et la Mairesse, nous répète, presque mot à mot, toutes les injures qui se sont échangées au cours de différentes querelles.

Une sortie de Bonfils et Derenne provoque quelques éclats de voix, entre le gardien et les délinquants.

Bonfils qui se croit dénoncé par une fille de son baour, veut dans sa colère, partir chez un autre paysan.

A Suivre.

Maurice ROSE.

La Normandie - 1984

Suite à l'article de Paul DUCLOUX (Lien n° 400) en souhaitant que Paul se rétablisse parfaitement après ses « greffes de peau » (dixit).

Voici quarante ans, arrivaient sur notre continent, ceux qui nous libéraient de l'occupant. La Normandie était écorchée de feu et de flammes ; les bombardements ne cessaient, mais rien n'arrêtait les hommes qui avaient pris pied sur le sol de France.

1984. Le quarantième anniversaire avait provoqué pour la première fois la visite des chefs d'états alliés et depuis, un nombre inhabituel de touristes envahissent la région. Les cars déversaient « les Européens » : Anglais, Canadiens, Américains cotoyaient dans les « Bunkers », des Allemands, des Italiens, même des Japonais, adversaires d'hier.

Beaucoup de littérature dans les vitrines des librairies. Les cartes postales du débarquement submergeaient les bureaux de poste. Des groupes étaient arrêtés devant des chars de combat vernissés, rutilants comme des bijoux, exposés aux carrefours des routes stratégiques, ou devant les énormes pièces d'artillerie restées dans les « Blockhaus ».

À Arromanches, c'était l'étonnement : « Comment avaient-ils fait pour tirer en mer, d'Angleterre, ces tonnes, ces masses de béton échouées au large pour le port artificiel et qui depuis émergent encore au-dessus des flots ? ». Aujourd'hui les visiteurs contemplaient silencieusement la mer déserte, la plage où le sable fin fut le linceul de nos soldats. A côté de moi, j'entendis : « Voici quarante ans, la mer était noire de bateaux jusqu'à l'horizon ! »

En vacances, tous les ans, en Normandie, j'avais beaucoup lu, j'avais beaucoup appris par les anciens. Captifs, nous ne savions que les mensonges de la presse allemande, mais j'avais depuis longtemps reconnu l'héroïsme, l'abnégation de ces jeunes hommes.

Après Arromanches, on décida d'aller jusqu'à Saint-Laurent-sur-Mer, au cimetière Américain « Omaha Beach ». Toujours très impressionnés par cette nécropole aux milliers de croix blanches dominées par la gigantesque statue, le regard et le bras levés vers le ciel : « Jeunesse athlétique, superbe dans son élan ». De petits bouquets bleu, blanc, rouge décoraient les tombes à l'infini, sur un parterre sobre et grandiose : hommage et souvenir à ces héros de vingt ans ». Je cherchais parmi les couronnes de fleurs déposées par les chefs d'états après les cérémonies, la tricolore sur laquelle j'aurais lu avec respect : « ...la France reconnaissante ! »

Nous nous rendîmes sur la plage voisine, devant les hautes falaises que les Américains avaient escaladées pour s'accrocher au sol français en se faisant tirer depuis le sommet par la mitraille allemande, qui les abattait, et ils retombaient en contre-bas sur la grève. D'autres débarquaient chargés, armés, trempés par les flots et à leur tour bravaient la mort. Au retour je fis visiter à mes invités les cimetières anglais, canadien, allemand de Douvres, Hermanville, La Cambe, sans oublier celui de Langrune où je m'arrête tous les ans pour fleurir cinq tombes sans nom aux croix blanches barrées de nos trois couleurs, à l'ombre de la petite église du village.

Nous revenions à Arromanches pour assister à la « Fête de la Mer ». Sur la plage beaucoup de monde assistait à une messe célébrée par un prêtre canadien, qui bénissait les flots ainsi qu'une immense couronne portée par deux jeunes soldats français, qui la placèrent

sur un canot et s'éloignèrent de la rive, suivis de tous les regards. Au large, la couronne fut jetée sur les flots, elle dérivait au gré des vagues, s'accrocha quelques instants à un des blocs de ciment du port artificiel puis gagna la haute mer.

La foule muette se dispersait lentement. Mères de soldats, femmes de marins avaient prié pour tous « Combien ont disparu, dans une mer... (Océano Nox) ». Un dernier regard : la couronne de fleurs avait disparu, mais arrivaient sur l'eau les voiles multicolores d'une régates de planches qui s'amusaient à slalomer entre les blocs de béton du port artificiel et venaient ensuite terminer joyeusement sur cette grève où leurs aînés, quarante ans plus tôt, étaient tombés, pour leur liberté.

Je fis encore visiter à mes invités le cimetière canadien entre Courseul et Caen. Dans l'immense plaine de cette région, un haut portique le signale de loin, rien d'autre que des croix, des noms, des anonymes. Nous nous étions assis quelques instants, en sortant, sur les bancs de pierre, face aux tombes. Nous éprouvions une admiration douloureuse pour ces jeunes héros enterrés loin de leur patrie. Ils sont nos hôtes pour l'éternité !

Je narrais alors un souvenir que j'avais gardé personnellement, d'ici même, sur ce banc, quelques années plus tôt, alors que je me promenais seul, en vélosol, dans la campagne. Je roulais doucement, à la découverte, sans but précis. J'arrivais par hasard devant ce portail et attachais mon Solex. Je vis alors que je n'étais pas seul et que deux dames, aux cheveux blancs, étaient assises sur ce même banc où aujourd'hui nous étions.

Dominées d'un immense drapeau canadien, les croix blanches étaient alignées impeccablement. Leurs noms, leur régiment, leur âge. Ma visite terminée, je vis encore à la même place, les deux dames. Elles me semblaient perdues dans cette grande plaine, près des morts. L'une d'elles m'appela. Elle parlait un peu le français. « Nous sommes canadiennes, me dit-elle, deux sœurs, c'est la première fois que nous venons ici. Je suis venue sur la tombe de mon fils ! Il est là ! Malgré mes efforts pour savoir où il était, et mon premier voyage après la guerre dans le Nord de la France, je désespérais et ne croyais jamais le retrouver ; il est là, venez Monsieur ! ».

J'acceptai et je les accompagnai. « Dix-neuf ans, me dit-elle, je n'avais qu'un fils ! » Je me recueillis avec elles. Puis elles me demandèrent comment elles pourraient retourner à Caen, la ville voisine.

— Sur la grande route passe un car, pas très loin, mais beaucoup plus tard !

— Cela ne fait rien, me dit-elle en se rasseyant, j'ai le temps, aujourd'hui je suis près de lui ! Je ne reviendrai probablement plus jamais !

Je pris congé et avant de remonter sur mon vélomoteur, elles m'embrassèrent. Je m'éloignai rapidement et me retournant je les saluai une dernière fois de la main, j'eus l'impression en les quittant qu'elles commençaient une veillée funèbre et que si j'étais venu le lendemain matin je les aurais retrouvées sur le banc de pierre !

Mères statufiées veillant sur leurs fils !

B. ADAM.
Évadé du XA, évadé du VB.

C.I.B. Andernos

Ce sigle n'est pas commun. Il s'agit en réalité du Comité Intercantonal des Prisonniers de Guerre de Bordeaux.

Les réalisations faites par la Fédération Nationale, les associations départementales sont nombreuses et elles mériteraient d'être mieux connues ; la liste est longue et prouve que l'esprit P.G. se perpétue...

J'ai voulu, en famille, connaître le Centre de vacances d'Andernos. Je reproduis les quelques lignes de l'imprimé adressé à la suite des demandes : « ...le centre comprend 2 bâtiments, douze logements de deux pièces, salle séjour, cuisine et une chambre, un terrain de camping, le tout d'une superficie de 13.000 m² ».

Les deux semaines ont été courtes !... dans une excellente ambiance pleine de camaraderie. Animations organisées par le sympathique couple responsable ; pour le 15 août, dans la vaste salle de réunion, grande activité : apéritif, tournoi de ping-pong, concours de pétanque et en soirée bal très animé.

Quel calme... avec l'air marin, le vent, les nuits ont été longues, en moyenne dix heures de profond sommeil.

Notre voisine, de Bègles, veuve depuis peu, nous a conté le calvaire enduré ces dernières années par son cher mari. Il avait connu Sandbostel et sa triste région pendant cinq longues années.

Dans le kdo 470 de Garrel, un noyau de P.G. venaient de cette région ; ils tenaient beaucoup de place ! Deux travaillaient avec moi sur la route. Mon court travail (dix mois) m'avait permis de cohabiter d'une façon vraiment amicale avec CHEDDE et surtout BEDOURET. Ce dernier aimait bien le contact avec « Paulot » ; avec son accent, sa gentillesse, il savait remonter le moral... souvent bas. Dureté du boulot (j'étais loin d'être un bon terrassier), doucement, avec des gestes mesurés, une cadence limitée, je m'efforçais de suivre ; j'étais souvent à la traîne... mon collier de barbe, mon allure svelte me donnaient un certain genre « artiste » qui était malheureusement mal compris par nos employeurs. La petite Nelly Wilcken (15 ans) a mis fin à mon collier ; chaque jour, à table, elle me disait : « Paulot, quand tu feras la sieste, j'irai avec un ciseau et je couperai ta vilaine barbe ! » Devant la sincérité de sa gentille attention, j'ai mis fin à mon « prestige » et je me suis retrouvé un ordinaire et anonyme P.G.

BEDOURET habite toujours dans son cher pays d'Illats, à une cinquantaine de kilomètres d'Andernos. Une rencontre a été mise sur pied par l'ami Eloi DARPARENS, fidèle amicaliste de longue date, de Lavit-de-Lomagne.

Le 16 août fut une journée magnifique et inoubliable. Nos retrouvailles ont été chaleureuses et le menu du jour a amené une grande animation ; en voici le détail : Apéro : Pineau, Potage, Coquilles composées de crabe, crevettes œufs et tomates ; LAMPROIE à la Bordelaise, au premier passage j'ai

Suite page 6.

C. I. B. - Andernos (suite)

été intimidé par l'aspect de ce plat régional, mais j'ai remis ça très volontiers ; Filet de bœuf avec champignons de Paris ; Faisant rôti avec salade ; Plateau de fromages ; Fruits au sirop ; Gâteau aux abricots avec crème Chantilly ; Café - liqueurs et pour clore Champagne !

Ayant passé toute sa vie active dans les vignes, Marcel nous a montré que sa cave était bien garnie avec les choix du connaisseur ; le détail en vaut la peine : Vin rouge d'Illats, Chateau Millot-Graves, Chateau Cagès Bordeaux blanc, Chateau Tucan Barsac blanc, Chateau d'Arche-Pugnot Sauternes, ouf ! que de châteaux !

Lecteur parisien, quel serait le montant de ce repas gastronomique dans la capitale ?

Heureusement qu'Eloi — sur l'autoroute — n'a pas subi l'épreuve du « ballon » ! Marmande a été rapidement atteinte.

Petit souvenir remontant à 44 ans en arrière... CHEDDE, alors que nous étions au travail sur la « Thulerweg » s'est adressé au pasteur qui était en promenade dans le secteur en disant — fort heureusement en patois — : « Baï caga Praoubé coun » (vous devez comprendre)... le Pasteur soulève son chapeau lui a répondu, en bon français : « Bonjour monsieur ».

Après Marmande où un repas (léger) nous attendait, petit stage dans la famille DARPARENS, à Lavit-de-Lomagne et retour à Andernos.

Le brave BEDOURET, toujours actif et travailleur, malgré les ans, a montré que son amitié n'avait pas flanché ; que de fois m'a-t-il dit : « Tu te souviens, Paulot ». C'était le roi dans sa ferme, il a réussi à se transformer en cuisinier et chaque dimanche il faisait l'emploi du verbe « Braten » (cuire au four) que les poules étaient bien meilleures.

Pour mon compte personnel, échec total ! Frieda et sa mère ont toujours continué à faire bouillir les volailles. Elles étaient bonnes tout de même.

Triste rappel, à proximité de Lavit, je pensais retrouver l'ami BADENS Henri, 67 ans, de Saint-Arroumex. Hélas ! il est décédé le 28 décembre 83. Il avait participé au pèlerinage de Sandbostel en 1980. Très mauvais souvenir d'Hambourg ; dans une bijouterie voisine de l'hôtel (quartier louche), il a fait l'acquisition de deux colliers en or pour ses filles. Quand il a ouvert les paquets, un seul contenait un collier ! Que dire ? Que faire ? Il avait été escroqué.

Nous avions encore une visite à faire dans les Charentes, au sympathique ménage MAURICE, fournisseur d'un bon pineau. Mais la fille tant attendue s'est transformée en fils ; pour la seconde fois Jean prenait un nouveau grade. Il était débordé et heureux.

Camarades P. G. le Centre de vacances d'Andernos vous attend. Pour arriver à bonnes fins, il faut vous mettre en rapport avec le C.I.B., 1, rue Neuve, 33000 Bordeaux. Pour un prix imbattable, vous trouverez un merveilleux coin de vacances.

Dimanche pluvieux de septembre... temps déplorable. La « Télé », après un bon repas, me permet de suivre « Si j'ai bonne mémoire » de Jacques Martin.

Le premier candidat, Firmin Gadiergues, du Lot, P. G. qui a connu de durs moments en Silésie, a pu revoir sur scène 3 camarades qui étaient comme lui passionnés de musique... 40 ans après ils se sont revus ! C'est donc un bienfait de notre « pauvre » télévision. Firmin s'est montré à la hauteur puisque ses bonnes réponses vont lui permettre de faire, en compagnie de son épouse, le tour du monde.

Vraisemblablement il a dû bien arroser cette victoire à l'occasion de cette incroyable retrouvaille.

Je n'avais pas revu mon ami Marcel BEDOURET depuis le 7 avril 1941 (date de mon départ du kdo 470 pour l'Hôpital de Sandbostel), plus de 44 ans ! Grâce à Eloi l'imprévisible rencontre a eu lieu. Bravo donc à Eloi et à Firmin (son voisin), qui montre que les P. G. — malgré les ans — sont toujours solides et capables de tenir tête... à la jeunesse !

Paul DUCLOUX - 24593 X.B.

P. S. - Au courrier de ce jour, longue lettre de l'ami BEDOURET. Il a lu avec satisfaction et attention le dernier numéro du Lien. Il vient donc grossir notre grande famille. La fin de sa lettre est simple mais pour moi elle représente un retour en arrière plein d'amitiés... « Reçois, mon cher Paulot et toute ta famille, nos meilleurs amitiés. Un vieux copain de misères « Marcel ».

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 70 F
100 cartes en plus pour : 35 F.

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

COURRIER DE L'AMICALE

CARNET ROSE

Notre ami Pierre PONROY, vice-président de l'Amicale vient d'attraper sa cinquième brisque avec la naissance au foyer de son fils Alain PONROY d'un garçon prénommé Guillaume.

Longue vie, prospérité et bonheur pour le nouveau-né. Le père et la mère se portent bien, le papy Pierrot et la mamie Suzanne sont aux anges. Tout va pour le mieux. Félicitations.

Félicitations à Mme FAURAN, à ses enfants Karine et Jean-Claude, pour la venue au monde de la petite-fille et fille JULIE.

Que lui souhaiter sinon une vie exempte de tous soucis, une bonne santé, et beaucoup de bonheur.

**

Notre ami Eugène NEVEU et son épouse, 40, rue Lesueur, 76600 Le Havre, ont la joie de nous faire part de leurs Noces d'Or.

Félicitations et bravo. L'Amicale, de loin, participe à leur joie et a beaucoup de plaisir à recevoir d'aussi bonnes nouvelles.

CARNET NOIR

Notre ami Mario GENOIS, d'Aix-en-Provence, nous fait part du décès d'un ancien du Waldho, Pierre KINOWSKI, Cité du Petit Bard, 4, rue du Lyait, C33 Montpellier 34100, survenu dans la deuxième quinzaine d'août 1984, à la suite d'un infarctus.

Tous ceux qui ont fréquenté le Waldho ont pu apprécier la gentillesse, l'amabilité, le franc sourire, de celui que nous appelions familièrement Kiki. C'est un excellent camarade qui disparaît. Il travaillait à l'Infection où il retrouvait ses amis PIFFAULT, GENOIS, BUISSON, FOCHEUX, etc.

A Madame Geneviève KINOWSKI, sa compagne, à sa famille, les Anciens du Waldho, les membres de l'Amicale, le Comité Directeur adressent leurs sincères condoléances.

C'est avec une profonde tristesse que nous apprenons le décès de notre ami TALABOT Louis, après une longue maladie.

Son épouse nous écrit : « Il lisait Le Lien espérant toujours retrouver le nom d'un camarade de captivité. Sa mort est survenue après 4 opérations. Il n'était âgé que de 72 ans, mais les 5 années de captivité ont fait que sa santé se détériorait ».

A son épouse, à sa famille, nous adressons nos plus vives condoléances.

Nous recevons cette lettre qui nous a plongés dans le noir :

« Cher Président, Chers Amis, mon mari Jacques PEYROUX a toujours gardé un souvenir fervent de vous, ses amis, on ne peut plus sincères ; j'ai la douleur de vous faire part du décès de mon cher époux ».

Que dire à Mme Yvonne PEYROUX, Maison Courras, Clermont 40180 Dax, sinon que nous partageons sa tristesse. Son cher compagnon a été le nôtre aussi et nous ne l'oublions pas. Nous n'oublierons pas non plus sa veuve qui continuera à recevoir Le Lien et nous remercions notre ami J. COLIN, 6, rue d'Alsace, Thiville-sur-Meurthe, 54120 Baccarat, qui est resté en liaison constante avec les époux PEYROUX. Il aimait avoir des nouvelles de ses anciens compagnons de kdo, particulièrement de CUVIER, Fonnerie 60.

Il nous indique que MOULIN à Dounoux exécute toujours des sabots et est toujours aussi bavard. Que GERARD, Provençères, est à la retraite, quant à lui, conduit par son fils et accompagné de ses deux petits-fils, il est allé jusqu'à Menningen où il a retrouvé son kommando transformé en hôtel restaurant, et où ils furent très bien reçus par la grand-mère KLETT qui a fêté ses 90 ans.

REMERCIEMENTS

Mme Pierre JANNESSON et toute sa famille, très sensibles aux marques de sympathie que vous leur avez témoignées, vous expriment leurs sincères remerciements.

BULLETIN-REPOSE DU CONCOURS SPORTIF V.B. - X.A, B, C

Réponse	question n°	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
»	»	n° 2
»	»	n° 3
»	»	n° 4
»	»	n° 5
»	»	n° 6
»	»	n° 7
»	»	n° 8
»	»	n° 9
»	»	n° 10

Question subsidiaire :

Nombre de bulletin-réponse reçus :

NOM : Prénom :

Stalag :

Adresse :

.....

LA PAGE DU SOURIRE

Quelques scènes de la vie en rapport avec l'armée

Un nouveau lieutenant est affecté comme commandant de compagnie au 2/21^e Régiment d'Infanterie. Très sûr de lui, il demande à parler au sergent comptable :

- Présentez-vous, sergent.
- Sergent de réserve VERBA. Comptable. A vos ordres mon lieutenant.
- Quelle est la qualité principale d'un comptable quand il a un nouveau commandant de compagnie ?
- Tenir ses livres à jour, mon lieutenant.
- Bien sûr, mais encore ?
- Je ne vois pas, mon lieutenant.
- Et bien, je vais vous le dire : imiter sa signature, afin qu'il ne soit pas toujours dérangé pour signer des bêtises. Tenez, voici la mienne, et essayez que personne ne s'aperçoive de la différence.
- Bien mon lieutenant.

Trois mois plus tard le lieutenant fut muté à un autre régiment. Motif : A accordé des permissions à tort et à travers !

Un dimanche, assis à la terrasse d'un café, un « bleu » dégustait lentement un verre de bière. Passe un officier. Le soldat se leva, joignit les talons et le salua en le regardant droit dans les yeux.

- Très bien, mon garçon, lui dit l'officier. Il y a combien de temps que tu es militaire ?
- 2 mois, mon colonel.
- Encore bravo, et comment as-tu su que j'étais colonel ?
- Parce que vous portez 5 galons dorés, mon colonel.
- Parfait, et dis-moi, que commande un colonel ?
- Ce que vous voudrez, mon colonel ; pour moi, ce sera un autre demi !!!

Au cours des manœuvres, le sergent envoya un émissaire à l'adjudant-chef pour l'informer que 80 % de la section avait été descendue par l'ennemi.

Fou furieux, ce dernier renvoya l'émissaire en lui disant : « Tu diras au sergent qu'il fera huit jours

d'arrêts pour raconter des balivernes. Une section n'a jamais compté 80 militaires ! »

Au cours d'une marche d'entraînement, un bleu s'arrêta et s'adressant à l'adjudant, lui dit :

- Je n'en peux plus, mon adjudant, j'ai des cors aux pieds et je ne peux plus avancer.
- Ce n'est rien ça, lui répondit le gradé, j'ai eu la même chose au front et c'est bien moins grave que de se faire descendre.
- Et, bien sûr, au front ça ne vous empêchait pas de marcher !

- Soldat Terraubella ?
- Oui, mon adjudant.
- Vous avez fini votre rapport ?
- Oui, mon adjudant.
- Bien, alors je vais pouvoir m'étendre dans les bras d'Orphée.
- Avec un « M », mon adjudant.
- Qu'est-ce que vous racontez ; je n'ai jamais entendu dire Orphem ?
- Non, mon adjudant, pas Orphem mais Morphée.
- D'où tenez-vous ça ?
- C'est la mythologie, mon adjudant.
- Parfait, alors vous me ferez 8 jours pour incorrection vis-à-vis d'un supérieur. Quant à votre ami Tologi, vous lui direz que c'est un c... !

Quelques jours après son retour en France, Robert rencontre son ami Marcel.

— Alors, mon vieux Marcel, comment trouves-tu la liberté ? C'est merveilleux, hein ? Pour ma part j'ai l'impression de vivre un rêve. Le premier jour j'ai revu presque toute ma famille ! Que de choses nous avions à nous raconter. Les heures se sont écoulées comme

un éclair et pourtant j'ai l'impression d'avoir davantage vécu en cette journée qu'en six mois de captivité. Et toi, qu'as-tu fait le premier jour ?

- Heu..., mon vieux, je... nous... Enfin tu comprends, cela faisait des années que j'avais quitté ma femme...
- Bien sûr, je le comprends, j'en aurais fait autant si j'avais été marié. Mais après ?
- Tu me gênes, mon vieux. Après... et bien... nous avons remis ça !
- Bravo ! mais ce n'est pas ce que je te demande. Qu'as-tu fait de toute ta journée ?
- Pas grand chose, mon vieux, car après avoir remis ça plusieurs fois, j'étais un peu fatigué, et comme j'en avais marre de ces vêtements militaires et de ces vieilles godasses que je portais depuis si longtemps, je me suis déshabillé et mis au lit avec ma femme !

Pour fêter le 40^e anniversaire de la paix revenue en Europe, Frantz, accompagné de sa femme, décida de passer quelques jours à Paris.

Arrivé à la réception d'un hôtel :

- Ponchour, Matame. Ché connais fotre hôtel. Che fiens avec mon femme pour un bédit voyache souvenir. Chabitaiz chez fous.
- C'est très gentil... A votre disposition, Monsieur.
- Ché foudrais vous demander un bédit service. Chaimerais avoir la chambre 16, z'il vous plait !
- Malheureusement, Monsieur, je ne puis vous la donner, mais la 17 est disponible.
- Oh ! C'est fraiment dommache ! Ché habité la chambre n° 16. Vous gombrenez... Souvenirs... Souvenirs. Gros pourboire pour fous si possible optenir le n° 16.
- Un instant, Monsieur, que je réfléchisse. Il y a peut-être une possibilité. Je viens de louer la chambre 16 il y a quelques minutes. Je suis certaine que la personne qui l'a louée n'a même pas encore défilé ses valises. D'autre part, étant donné que c'est un vieux client qui vient souvent pour ses affaires, le numéro de la chambre lui importe peu. Ce qu'il exige c'est le confort. Il ne refusera certainement pas l'échange.
- Oh ! Merci beaucoup matame, je fais tout de suite lui temander.

Frantz fit signe à sa femme de l'attendre à la réception, monta au premier étage et se dirigea devant la chambre 16. Il frappa vigoureusement à la porte :

- Oui... Qui est là ?
- REQUISITION !!!

R. VERBA.

LA LUEUR DANS LA NUIT

Brrr... Quel froid ! J'ai connu bien des hivers mais je crois que celui-ci bat tous les records.

Il est à peine un peu plus de dix-huit heures et j'ai l'impression d'être seul sur cette terre hostile à rouler en vélo. Tout est noir et blanc autour de moi. Noir, le ciel que l'on arrive pas à distinguer. Blanc, tout le paysage recouvert d'une épaisse couche de neige. Et ça glisse..., m... alors, je vais finir par me casser la g... Quelle idée m'a donc pris de prendre ce raccourci que je ne connais pas ?

Ma parole, je suis fou ! Et je tourne en rond... Mais oui, je suis déjà passé par-là tout à l'heure ! Bon Dieu, s'il y avait au moins quelqu'un pour me renseigner ! Mais non, personne...

Allons, ne nous décourageons pas, tout à l'heure il me semble avoir pris à droite ; je vais donc prendre à gauche. Ce sentier doit bien mener quelque part ? Il faut absolument que j'arrive au kdo avant vingt et une heures sinon cela fera toute une histoire. Brrr..., je suis complètement gelé, et c'est à peine si j'arrive à tenir mon guidon. Ils auraient pu choisir un autre jour pour avoir cette histoire avec leur wachmann ! Le rôle d'homme de confiance n'est pas toujours drôle. Enfin cela au moins a été favorablement arrangé. En attendant il est vingt heures et mon laissez-passer n'est valable que jusqu'à vingt-et-une heures !

Appuyons sur les pédales, je vais bien finir par rencontrer quelqu'un. Tiens ! Il me semble apercevoir une lueur au loin... fonçons. Ouf ! Je ne me suis pas trompé ! Mais qu'est-ce que c'est que cette bicoque ? Enfin, puisque c'est éclairé il y a bien quelqu'un.

Frappons : Toc... toc... toc... (Le toc, toc, toc, est en langue universelle, mais la suite, en allemand, que je traduis).

- Qui est là ?
- (Qu'est-ce que c'est que cette voix, on dirait une petite fille !).
- S'il vous plaît, ouvrez-moi.
- Non.
- Alors appelez votre papa.
- Mon papa il n'est pas là.
- Alors votre maman.
- Elle n'est pas là non plus.

(En moi-même : il faut absolument que je l'amadoué).

- Tu es bien une petite fille ?
- Oui.
- Quel âge as-tu ?
- Huit ans.
- Et quel est ton prénom ?
- Hildegard.

— Et bien, ma petite Hildegard, sois gentille. Je me suis perdu en voulant prendre un raccourci pour aller à Molin et je suis complètement frigorifié. Laisse-moi entrer cinq minutes pour me réchauffer et il y aura une surprise pour toi.

- Non.
- Mais enfin Hildegard, on ne t'a pas appris l'hospitalité à l'école ? Et puis ce n'est pas possible, tu ne vis pas toute seule ?

- Non.
- Alors appellez quelqu'un qui me renseignera.
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que je ne peux pas.
- Et pourquoi ne peux-tu pas ?
- Parce qu'ici c'est la remise avec les cabinets et que je n'ai pas fini mon petit besoin. Si tu veux, attends un petit peu et nous irons ensemble à la maison qui est juste derrière.
- Ouf !...

Robert VERBA.

QUESTIONNAIRE

— 21. - Pourquoi ne faut-il pas battre sa femme ?

Parce qu'au bout de quelques temps elle en prend l'habitude et à nos âges cela devient très fatigant !

— 22. - Quel est l'instrument que la majorité des français possède et qui sert à donner des coups ?

Le téléphone.

— 23. - Cette chose est insatiable, Elle dévore tout, les bêtes, les oiseaux, les insectes, Elle ronge le fer, même l'acier, Pourrait les fleurs, réduit les pierres en poudre, Détruit les villes, met à mort les humains ?

Le temps.

— 24. - Quel est le meilleur moyen pour ne pas attraper de contraventions en voiture, même en stationnement interdit ?

Démonter les essuie-glaces.

— 25. - Quel est le comble de la prodigalité ?

C'est d'acheter des confettis pour les fêtes.

— 26. - On ne peut ni la sentir, ni la regarder.

On ne peut ni l'entendre, ni la respirer.

On ne peut ni la saisir, ni la tuer.

On ne peut ni la vendre, ni l'acheter.

Et pourtant elle est souvent recherchée ?

L'obscurité.

— 27. - Quel est le passe temps favori de nos amis belges ?

Courir la gueuze.

— 28. - Que répond un allemand quand on lui demande s'il a passé une bonne nuit ?

Je ne sais pas, je dors.

— 29. - Pourquoi les anciens P.G. précautionneux ne lisent-ils plus les caractères gras ?

Pour ne pas attraper de cholestérol.

— 30. - Chaque jour elle est présente

Et se montre sans cesse exigeante

Impossible de s'en débarrasser

Sans lui avoir satisfaction donné.

La faim.

— 31. - Dans quelle profession les anciens P.G. s'entendent-ils le mieux ?

Dans celle de cultivateur, car ils s'aliment (sèment).

— 32. - Quel est l'ennemi n° 1 des personnes qui emménagent ?

C'est la « criminalité », c'est pourquoi ils se débâtent de la pendre.

— 33. - Pourquoi ne peut-il pleuvoir deux jours de suite sans interruption ?

Parce qu'entre les deux jours, il y a la nuit.

— 34. - Quelle est la forme d'art la plus appréciée des français ?

L'art culinaire.

— 35. - Pourquoi les chirurgiens portent-ils des gants de caoutchouc lors d'une opération ?

Pour ne pas laisser d'empreintes digitales en cas de décès du patient.

— 36. - Je ne suis absolument rien et pourtant

J'ai neuf frères de valeur qui m'aident.

Seul je ne suis rien mais quand mes frères me précèdent, je prends une valeur infinie ?

Qui suis-je ?

Le chiffre zéro.

— 37. - Quel est le jeu que l'on joue toujours sans plaisir ?

Lorsqu'on joue de malheur.

— 38. - Quelle est la plante la plus utile à l'homme ?

C'est la plante des pieds.

— 39. - Quel est l'animal qui a le meilleur caractère ?

C'est le chien qui ne se fatigue jamais quand on lui fait une niche.

— 40. - Quand l'homme a-t-il autant d'années qu'il en a eu dans l'année ?

Le 2 janvier.

— 41. - Que répond un ancien prisonnier de guerre, un peu snob et maintenant à la retraite, quand on lui demande quelles étaient ses fonctions antérieures ?

J'étais « P. d. G. » (Président Directeur Général).

— 42. - Pourquoi nos femmes deviennent-elles de plus en plus attachantes ?

Parce qu'à ce jour elles portent des collants.

ET POUR TERMINER UNE PETITE ANECDOTE :

Dans notre kdo Jean avait la malchance d'être complètement illettré. Il ne savait ni lire, ni écrire, et pour correspondre avec sa famille il faisait appel à son copain Robert qui lui rédigeait ses lettres. Bien sûr il lui lisait également celles qu'il recevait. Généralement le contenu faisait état de la santé de ses proches et de celle des quelques animaux que sa famille possédait dans leur petite ferme en Normandie.

Chaque fois que Robert lui écrivait une lettre sous sa dictée, il terminait généralement avec « grosses bises à ma petite Josette », et il apprit ainsi que Jean avait une fiancée dont la ferme était voisine de celle de ses parents. Tous les soirs, avant de s'endormir, Jean sortait la photo de sa promise et la regardait longuement, puis l'embrassait avant de s'endormir.

Un jour, à la distribution du courrier, comme à l'habitude Jean tendit sa lettre à Robert. Assis tous les deux dans un coin, Robert commença la lecture à haute voix : « Mon petit lapin chéri... » Brutalement Jean lui arracha la feuille et rouge comme une écrevisse (cuite) s'exclama :

— C'est personnel !... C'est une lettre de ma Josette ! C'est trop intime pour que tu saches ce qu'elle m'écrit... et il s'éloigna en tenant précautionneusement son message chéri.

Il revint quelques minutes plus tard et s'excusa auprès de Robert :

— Pardonne-moi mon vieux, sur le moment je ne savais pas ce que je faisais. Tiens, prends ça ; et il lui tendit deux morceaux de coton ; mets-les dans tes oreilles et lis-moi ma lettre doucement afin que je sois seul à connaître ce que me dit ma petite Josette.

R. VERBA.

Le Dodore fait la malle

Récit de captivité et d'évasion par F. Patrice.

Frère PATRICE (au civil BERNARD Marcel), religieux octogénaire, longtemps enseignant, aujourd'hui directeur d'une maison de repos de son ordre, « Le Boistissandeau » 83500 Les Herbiers, est un ancien P.G. du Stalag VI J, à Krefeld, Rhénanie du Nord-Westphalie.

Par l'intermédiaire de notre ami Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, il a autorisé la reproduction dans Le Lien de très larges extraits de ses souvenirs de captivité, contés de main de maître dans un livre dont il a remis un exemplaire à notre Amicale, avec la dédicace que voici :

« A mes amis et camarades inconnus du Stalag V B, ce fraternel hommage et souvenir d'un évadé du VI J. Et portez bien vos 70 ans. F. PATRICE ».

Je remercie Frère Patrice de son geste et de son amitié — et lui souhaite une meilleure santé. Merci aussi à l'ami Durand de son initiative.

Les pages publiées ici, chapitres 7 à 11, en deux ou trois livraisons, ont trait à l'évasion proprement dite du prisonnier à travers la Hollande et la Belgique. Une « note de lecture » portant sur la totalité de l'ouvrage paraîtra ultérieurement.

J. T.

LE DÉPART

Résolument, je fonçais dans la chambre des mouroirs et rapprochai les deux battants de la fenêtre, sans les emboîter. La sentinelle de ronde n'y verrait rien et tout bruit serait évité quand il faudrait l'ouvrir en grand pour partir. Dans son lit, Fredo ne dormait pas. Il me regardait avec anxiété changer de linge, enfiler mon pantalon sur ma culotte de golf, mettre mon pull-over, prendre mes souliers ferrés, puis, tout habillé, m'enfoncer entre les draps pour attendre la visite du gardien, qui ne saurait tarder. Les lanières de cuir et la corde, attachées bout à bout, s'enroulaient autour de mon bras gauche.

Nous avions l'habitude de dormir la fenêtre ouverte, Fredo et moi, et je pus guetter tout à mon aise les bruits de l'hôpital. De temps à autre, un homme, un groupe passaient. Brusquement les phares d'une voiture éclairaient le pignon. De gros nuages couraient dans le ciel, sans lune ni étoile. Frédo m'agaçait avec ses conseils de prudence : « Attends quelques jours, crois-moi. Un soir de Pâques, les gens vont rentrer tard dans les villages ».

Ces bruits, ces lumières, ces conseils, cette attente m'énervent et me font lever plusieurs fois pour regarder dehors.

Une auto est stoppée à cent mètres. Ses phares, en veilleuse, éclairent dans ma direction. Plusieurs pavillons laissent encore filtrer quelque lumière. La garde ne vient pas pour la visite habituelle et voilà bientôt 22 heures. Peut-être les gardiens sont-ils en ripaille et ne feront-ils leur ronde que très tard ? Peut-être ne viendront-ils pas ? Cela me tranquilliserait, pourtant, de les voir passer. Il fait du vent. La pluie menace. Sans étoiles, sans carte, sans boussole, sans guide, à la merci du vent qui peut tourner, je risque de tomber sur un poste allemand, un groupe de nazis ou de douaniers. Et pas un visiteur anglais dans le ciel pour attirer l'attention des Boches et la détourner de moi ! Pas un feu vers la Rhur pour indiquer le sud-est !

Péniblement, je lutte, en proie à l'indécision... Il est 22 heures. Je devrais être parti...

L'auto démarre.

« Ça y est, Fredo, je pars ! »

Bon ! voilà du bruit dehors ! Encore une autre auto. Encore un groupe.

« Tu vois, Dodore ! Attends un autre jour ! »

Nouvelle station allongée entre les draps, nouvelle lutte, nouvelle indécision... Tant pis ! Il faut se décider : debout !

« Fredo ! Au revoir ! »

— Bonne chance, vieux ! »

Doucement, sur mes gros souliers qui semblent mâcher le lino à grand bruit, j'agrippe ma musette,

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4° trimestre 1984

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit

à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

suspendue à la porte. A pas de loup, me voici dans la salle à côté, où sept ou huit malades, qui ont dormi tout l'après-midi, s'agitent sur leurs lits. La chambre d'évasion, toute petite, est à ma gauche. Les battants de la fenêtre grincent en s'ouvrant. Mes souliers semblent broyer du sable. Le radiateur, heurté du genou, fait résonner, semble-t-il, toute la tuyauterie de la maison... Un groupe d'infirmières passe, en riant. Inquiet, je me dissimule, pour me relever quand le bruit a cessé. Sous le battant gauche, à l'intérieur, je coince le nœud de la corde qui se déroule et va tomber sans bruit vers le sol. Mes souliers ferrés crissent sous le radiateur. La clarté du dehors profile mon corps dans l'embrasement étroit. Un battant, fermé pour retenir ma corde, me laisse difficilement le passage. Des camarades voient le drame par la porte de communication, grande ouverte ; ils toussent discrètement.

Me voici à genou sur l'appui... Le corps se penche..., la main droite cherche la corde..., elle s'y agrippe nerveusement..., la gauche ramène le battant ouvert pour fermer la fenêtre et éloigner, ainsi, les soupçons de la sentinelle. Le corps entier a plongé d'un coup... mais la main droite, impuissante à soutenir tout le poids, glisse et s'échauffe... Ma tête va frapper le rebord de la fenêtre du premier étage et je me retrouve au sol sur mes deux jambes qui flageolent.

Vite, un mouvement giratoire, pour détacher la corde et la porter sous la fenêtre des sentinelles, afin de dérouter les recherches. Elle est fortement prise et ne cède pas...

En route !...

Rapidement, mon ombre glisse vers la haie, à cinquante mètres, d'où j'inspecte les alentours. Devant la campagne est libre, sans arbres, pendant plusieurs kilomètres c'est encore l'enclos de l'hôpital. A travers les champs de blé, je marche à vive allure, me retournant, de temps à autre, vers M.A., pour surprendre des signes d'effervescence. Quelques lumières brillent dans les pavillons en lisière du bois, éclairant sans doute les libations de quelques postes de garde.

Il semble qu'avec la fraîcheur de la nuit, les nerfs se calment, que le cœur soit plus léger et goûte déjà les douceurs de la liberté. La musette n'est pas lourde. Les jambes sont heureuses de sentir enfin les souliers qui les serrent à la cheville et prennent allègrement possession du sol, d'un coup de talon décidé. La main droite est écorchée ; l'arcade sourcilière est fendue ; mais cela ne fait pas mal ; il fait si bon respirer, dans la nuit, l'air vif que le vent souffle en pleine figure.

Toute appréhension a disparu. L'esprit se tranquillise et se sent maître des circonstances. La ronde n'aura pas lieu ce soir, sans doute, et, si les Allemands ne se rendent compte de l'évasion que demain matin, cela fera sept heures de marche d'avance. De ce côté, la chance joue pour moi.

Je me trémousse d'aise, revivant les dernières minutes du séjour à Bedburg et songeant aux réactions de mes hôtes, demain. Cette tête de la Schwester Emilia en apprenant ma fuite !... Son petit fromage blanc, au citron, ne passera pas... Et les sentinelles !... Et le médecin-chef !... Et les autres Schwestern !... « Bernarth entlaufen ! » Bernard évadé !... L'empressement de Le Calvé et de Poulain à demander des nouvelles à Fredo quand, au lever, ils ne verront plus leur Dodore ! Et la surprise générale !

« Dodore a fait la malle ! Ah ! ces curés, tout de même ! »

Ce qu'ils vont rire, les amis... et discuter... et souffrir à cause de moi, peut-être !

Je marche vite. C'est plutôt une course en terrain plat, droit en avant, avec de simples écarts pour éviter les fermes où les chiens aboient.

Les barbelés, les quelques fossés ou broussailles qui limitent les champs sont un jeu pour mes jambes qu'électrise la fuite.

Une lueur à mon poignet ! In vraisemblable oubli... J'allais me ballader avec ma plaque d'identité ! Un coup de talon dans le sol, un trou, un peu de terre, pas de regret : « Ci-gît Marcel Bernard, matricule 66-78 ! » Dans quelques années, des laboureurs intrigués, vont penser que les restes d'un sergent de l'armée française engraisent ou empoisonnent leurs récoltes à cet endroit précis.

Une lumière devant. A plat ventre, j'observe. Des points brillants, moins hauts que des fusées de parachutes, semblent rester en place et n'éclairer que vers le sol, sur une rangée. Il me souvient alors qu'une voie ferrée passe aux environs : ce sont les projecteurs de la ligne qui donnent leur lumière vers le bas.

Les champs cultivés font place aux taillis touffus où je marche, au hasard, pour déboucher dans la forêt qui doit s'étendre jusqu'à la frontière, si mes renseignements sont exacts.

Alors, se pose la terrible question. Dans la forêt, en pleine nuit, il est impossible de sentir le vent et le risque de perdre ma direction. Je n'avais pas songé à cela. De plus, progresser sous bois est pénible et la marche est ralentie par les branches que je ne vois pas et qui accrochent, les souches dans lesquelles le pied va butter, les trous où il enfonce. Dans les taillis, les difficultés sont plus grandes encore. Suivre une allée, c'est risquer de perdre la bonne direction, et ces chemins, peut-être, aboutissent à un poste. Et il importe de faire vite, de mettre trente ou quarante kilomètres entre Bed-Burg et moi, avant le matin. Je choisis les allées, longues parfois de plusieurs kilomètres, quitte, à la prochaine clairière, à grimper dans un arbre, pour sentir le vent et rectifier ma direction.

Aussi, hâtivement, je vais, m'enfonçant dans le trou noir qui s'ouvre devant moi. Une bête qui défile, une branche touchée du pied et qui fait remuer les feuilles mortes plus loin, provoquent des craintes subites, des sursauts, des arrêts brusques. L'oreille se tend ; l'œil se vrille dans la nuit. Les plantations de sapins imposent leur masse sombre et torturent l'imagination, qui devient folle au carrefour subitement atteint. Qui va surgir ? Un garde ? Un douanier ? Où vais-je tomber ? Sur un campement de bûcherons ? Sur un camp de jeunes nazis ?

Rapidement, je marche, suivant les allées interminablement droites, se coupant à angles droits. Ma montre marque minuit. Cela fait deux heures que je marche. La plaine traversée faisait trois à quatre kilomètres ; la forêt, jusqu'à la Niers, fait dix à douze kilomètres ; en marchant à six à l'heure, je devrais bientôt en sortir, si je suis en direction de la Niers.

Malgré tous ces calculs, à cause d'eux peut-être, la solution n'apparaît pas et l'inquiétude me gagne.

Des arbres gisent au sol, déracinés, et je ne puis m'empêcher de pousser un grand soupir de satisfaction en m'asseyant sur l'un d'eux pour réfléchir. Au mois de février, une tempête en a renversé des centaines dans le parc de l'hôpital. Ces arbres sont tombés dans l'axe : cheminée de l'usine-laboratoire... Ici, ce doit être la même chose ; je dois donc être beaucoup trop à l'est, vers le Rhin. Barre à droite. De ce côté-là, il n'y a rien à craindre, c'est toujours la Hollande.

Le plus urgent était de rejoindre la Niers, que je n'aurais qu'à suivre pour atteindre la Meuse. Puisque, jusque là, j'avais marché trop à l'est, je n'étais pas encore à la frontière, et cette certitude me permettait d'aller vite.

Le terrain, absolument plat jusqu'alors, se coupe de quelques vallées ; la forêt s'efface par endroits, pour faire place à des taillis et des terrains vagues, couverts de bruyères, sur des fonds sableux qui annoncent certainement une rivière.

Brusquement, l'allée où je fonce s'éclaircit devant moi et, quelques mètres plus loin, je débouche dans des prairies en pente vers un nuage de brume : ce doit être la Niers. C'est bien elle, en effet ; l'approche en est marécageuse. Mes camarades ne l'avaient vue qu'en été et beaucoup moins large, sans doute. L'autre rive, plate, sans arbres, doit être plus marécageuse encore. Avec une perche apportée de la barrière d'un pré, je sonde la profondeur : un mètre sur le bord immédiat ; d'une rive à l'autre, plus de vingt mètres, certainement. Inutile de chercher à la franchir pour tomber dans des marécages.

Suite dans le prochain numéro.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 402

HORIZONTALEMENT :

1. - Tentative. — 2. - Rouspétat. — 3. - Illettrée. — 4. - Sil. - Et. — 5. - Tee. - S.V.P. — 6. - En. - Duc. — 7. - S.N.O. - Doser. — 8. - Secrètement. — 9. - Est. - Secte.

VERTICALEMENT :

1. - Tristesse. — 2. - Eoliennes. — 3. - Nulle. — 4. - Tsé. — 5. - Aptitudes. — 6. - Tet. — 7. - Itres (Serti). — 8. - Va-et-Vient. — 9. - Eté. - Porte.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...